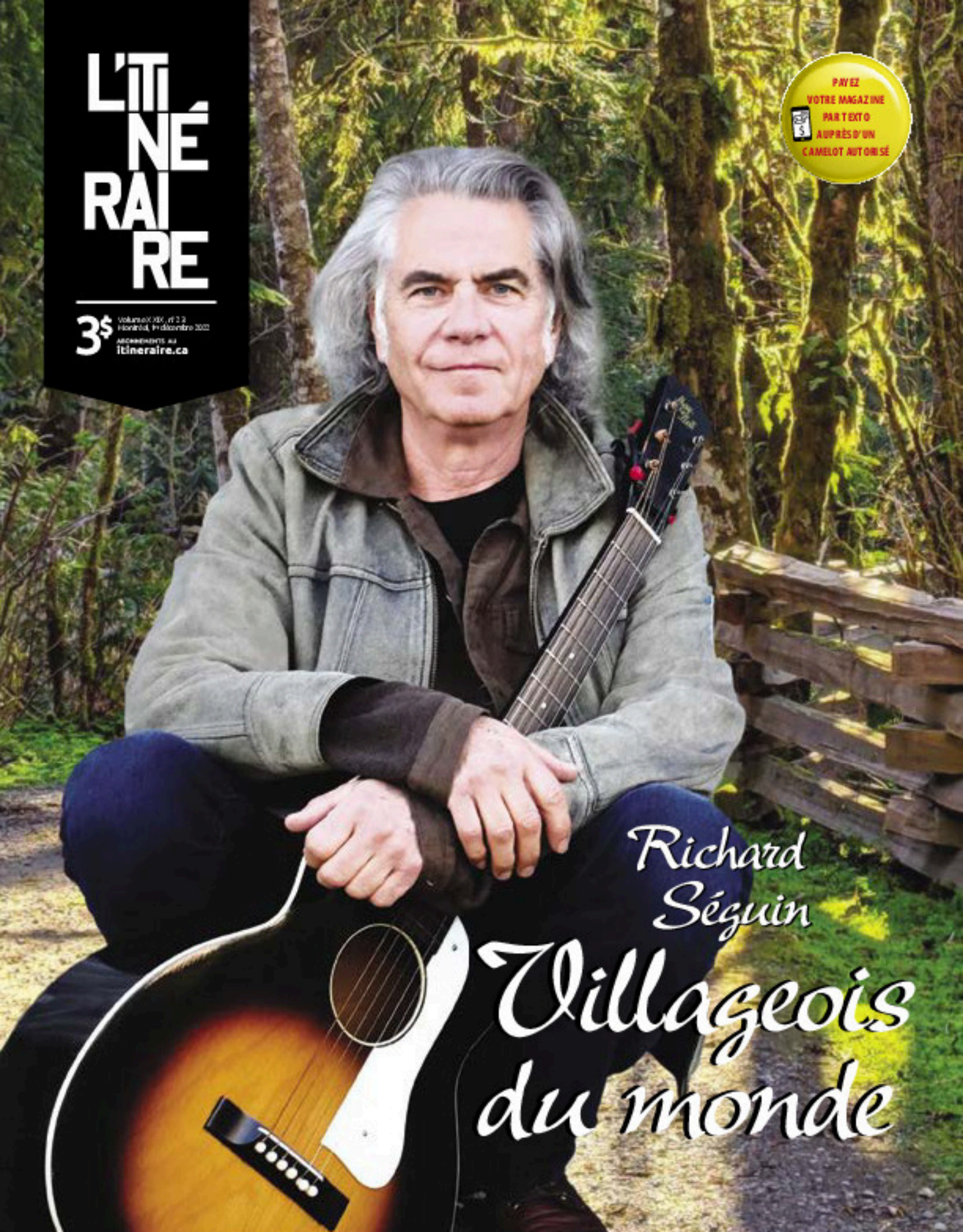
L'ITINÉRAIRE

3$
Volume XXX, nº 2 3
Montréal, 1er décembre 2021
ABONNEMENTS AU
itineraire.ca

PAYEZ VOTRE MAGAZINE PAR TEXTO AUPRÈS D'UN CAMELOT AUTORISÉ



Richard Séguin

Villageois du monde

PUBLICITÉ



À Montréal, vous êtes en zone A

Nouvelle tarification

Avec la refonte tarifaire métropolitaine, les nouveaux titres **Tous modes** vous donnent accès au métro, aux trains, aux bus et bientôt au REM partout dans la zone A.

En vigueur dès le 1er juillet.

ARTM Autorité régionale de transport métropolitain

stm

L'arrondissement de Ville-Marie reconnaît l'excellent travail de l'équipe du magazine *L'Itinéraire*.

ZOOM



Daniel Grady

Camelot n° 00077 • **Âge** 58 ans

Points de vente Des Pins / Saint-Laurent et Mainsfield / De la Gauchetière

Par le passé, Daniel a connu de nombreux moments difficiles : hyperactivité entraînant des problèmes à l'école, fréquentation de mauvaises personnes, démêlés avec la justice, deux ans et demi au centre correctionnel Batshaw (établissement pour jeunes de Shawbridge), consommation de drogues et d'alcool, et épisodes de dépression.

Mais ces dernières années, il a changé de vie et a réussi à surmonter la plupart de ces obstacles et, surtout, il ne consomme plus de drogues depuis 14 ans. Comme il le dit lui-même : « *J'essaie maintenant d'avoir des pensées positives et de mener une bonne vie* ».

Quatre clés contribuent à la nouvelle vision positive de la vie de Daniel.

Travailler à L'Itinéraire : Daniel est camelot pour L'Itinéraire depuis 17 ans. Il travaille quatre ou cinq jours par semaine sur l'un ou l'autre de ses deux points de vente. Même si c'est un travail difficile, il aime vraiment ça. Après tout ce temps, il s'est constitué une clientèle fidèle qui achète régulièrement le magazine. Il aime particulièrement discuter avec elle.

L'Itinéraire a permis à Daniel de se réinsérer dans la vie active. Il a désormais le sentiment de contribuer positivement à la société. « *I am very inspired by the work that I have done* », affirme-t-il dans sa langue maternelle.

L'écriture : Depuis son arrivée à L'Itinéraire, l'écriture occupe une place importante dans la vie de Daniel. Jusqu'à présent, il a publié 145 articles dans le magazine. C'est impressionnant ! Ce plus de huit articles par an. Il envisage de les rassembler dans un recueil et de les publier.

L'écriture est une activité thérapeutique pour lui. Elle lui permet de laisser libre cours à son imagination et d'exprimer non seulement ce qu'il aime, mais aussi ses frustrations.

« *L'écriture m'a aidé à apprécier le bon côté de la vie. C'est une chose spirituelle. C'est un don que j'ai. I will keep writing as long as I am alive.* »

Croire en Dieu : Dieu et la religion jouent un rôle important dans la vie de Daniel. Il fréquente régulièrement une église catholique française. Cela apporte une structure et un équilibre à sa vie. Les sermons du prêtre lui offrent souvent du réconfort. Il apprécie également le soutien et l'amitié de la communauté religieuse.

Pour renouveler sa foi, il se fera bientôt baptiser à nouveau.

Regarder vers l'avenir : Ce qui manque à Daniel aujourd'hui, c'est le soutien d'une famille. Il souhaite trouver une compagne pour partager sa vie et peut-être avoir un jour des enfants. De plus, parler avec ses frères le rendrait heureux. Il ne les a pas vus depuis des années.

Sobre et avec une nouvelle attitude positive envers la vie, il peut envisager l'avenir avec confiance.

Par Jean Talbot · Bénévole à la rédaction

SIMON BOLDUC

PARTENAIRES MAJEURS

Le groupe communautaire L'Itinéraire offre une formation d'ADS+ à tous ses employé.e.s et y adhère en tant qu'organisme.

PRINCIPAUX PARTENAIRES DE PROJETS

Nous tenons à remercier le ministère de la Santé et des Services sociaux de même que le Centre intégré universitaire de santé et de services sociaux du Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal pour leur contribution financière permettant ainsi la poursuite de notre mandat.

L'Itinéraire EST MEMBRE DE

La direction de L'Itinéraire tient à rappeler qu'elle n'est pas responsable des gestes des vendeurs dans la rue. Si ces derniers vous proposent tout autre produit que le magazine ou sollicitent des dons, ils ne le font pas pour L'Itinéraire. Si vous avez des commentaires sur les propos tenus par les vendeurs ou sur leur comportement, communiquez sans hésiter avec la direction de L'Itinéraire à :

direction@itineraire.ca | 514 597-0238 poste **228**

Le journal L'Itinéraire *a été créé en 1992 par Pierrette Desrosiers, Denise English, François Thivierge et Michèle Wilson. À cette époque, il était destiné aux gens en difficulté et offert gratuitement dans les services d'aide et les maisons de chambres. Depuis mai 1994, le journal de rue est vendu régulièrement par les camelots. Aujourd'hui le magazine bimensuel est produit par l'équipe de la rédaction et plus de 50 % du contenu est rédigé par les camelots.*

Mots de lecteurs

NDLR Nous nous réservons le droit de corriger et de raccourcir les textes

On aime ça vous lire !

Vous nous dites souvent que vous aimez L'Itinéraire, que vous avez apprécié tel article, que vous aimez notre magazine. Eh bien, écrivez-nous pour nous le dire ! Cette section vous est réservée tout spécialement.

ÉCRIVEZ-NOUS ! courrier@itineraire.ca Des lettres courtes et signées, svp !

L'ITINÉRAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
2103, rue Sainte-Catherine Est
Montréal (Qc) H2K 2H9

LE CAFÉ L'ITINÉRAIRE
2101, rue Sainte-Catherine Est
Téléphone : 514 597-0238
Télécopieur : 514 597-1544
Site : www.itineraire.ca

ISSN -1481-3572
Numéro de charité : 13648 4219 RR0001

Dépôt légal
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque de l'Assemblée nationale du Québec

Le Groupe L'Itinéraire a pour mission de réaliser des projets d'économie sociale et des programmes d'insertion socioprofessionnelle, destinés au mieux-être des personnes vulnérables, soit des hommes et des femmes, jeunes ou âgés, à faible revenu et sans emploi, vivant notamment en situation d'itinérance, d'isolement social, de maladie mentale ou de dépendance. L'organisme propose des services de soutien communautaire et un milieu de vie à quelque 200 personnes afin de favoriser le développement social et l'autonomie fonctionnelle des personnes qui participent à ses programmes. Sans nos partenaires principaux qui contribuent de façon importante à la mission ou nos partenaires de réalisation engagés dans nos programmes, nous ne pourrions aider autant de personnes. L'Itinéraire, ce sont plus de 2000 donateurs individuels et corporatifs qui aident nos camelots à s'en sortir. Merci à tous !

Les camelots l'achètent **1,50 $**

3 $ Prix de vente

1,50 $ **paie** l'impression + coûts de production

Payez par texto TEXTEZ 30333 +ENTREZ CAMELOT +ENTREZ # DU CAMELOT

Convention de la poste publication N°40910015, N° d'enregistrement 10764. Retourner toute correspondance ne pouvant être livrée au Canada, au

Groupe communautaire L'Itinéraire
2103, Sainte-Catherine Est
Montréal (Québec) H2K 2H9

SOLISCO
IMPRIMEUR SOLISCO
120, 10E RUE
SCOTT (QUÉBEC)

MIXTE
Papier issu de sources responsables
FSC® C011825

Canada

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada. Les opinions exprimées dans cette publication (ou sur ce site Web) ne reflètent pas forcément celles du ministère du Patrimoine canadien.

LUC DESJARDINS
Directeur général et éditeur

ADMINISTRATION
VANESSA TREMBLAY
Directrice - Opérations et ressources humaines

ESTELA SOLORZANO
Chef comptable

JAVIER BERNAL
Commis au dépôt

SANDRINE PAPINEAU
Adjointe administrative

RÉDACTION
JOSÉE PANET-RAYMOND
Éditrice adjointe et rédactrice en chef

YSEULT PICARD
Journaliste dossiers société

KARINE BÉNÉZET
Journaliste responsable de la formation des participants

SIMON BOLDUC
Chargé de projet - journalisme

CARLA BRAGA
Création visuelle

Photo de La Une PIERRE LETARTE
Photomontage CARLA BRAGA

DÉVELOPPEMENT PHILANTHROPIQUE ET RÉSEAUX SOCIAUX
JOSÉE LABRECQUE
Conseillère principale développement philanthropique

PASCALE PLANET
Gestionnaire de communauté

ACTION COMMUNAUTAIRE
THOMAS WAYLAND
Organisateur communautaire

MAUDE M.-ROMPRÉ et SUZIE DIONNE
Intervenantes psychosociales

DANIEL PRINCE
Responsable de la distribution

SERVICE ALIMENTAIRE
PIERRE TOUGAS
Responsable du Café

JEAN-CHRISTOPHE RUEL
Coordonnateur du service alimentaire

PROGRAMME MAISON RONDE
ÉMILIE BEAUDET
Chargée de projets

MAUD THIMON
Gérante du café

ISABELLE SIMARD-LAPOINTE et JEANNE MARION
Intervenantes à la formation et à l'accompagnement

ALEXANDRA POIRIER et SHANA CAMILLO
Intervenantes

CONSEIL D'ADMINISTRATION
Président
NICK KAMINARIS - Nuvei

Vice-président
YVON MASSICOTTE - Camelot de L'Itinéraire

Trésorière - Secrétaire
EMNA BRAHAM

Administrateurs
SOPHIE RONDEAU - Avocate et doctorante en droit
CHLOÉ FRESLON - Présidente URelles
DIANE CURADEAU - Représentante des camelots
JEAN-PAUL LEBEL - Camelot de L'Itinéraire
JOCELYNE CARRIER - Camelot de L'Itinéraire
SAMIR HALAIMIA - Camelot de L'Itinéraire

BÉNÉVOLES
CHRISTINE BARBEAU, MARIE BRION, ANITA BARSETTI, JEAN TALBOT et NICOLE BLAIS
Bénévoles à la rédaction

PAUL ARSENAULT, NICOLE BLAIS, LUCIE LAPORTE et SYLVIE POIRIER
Bénévoles à la révision

ÉDITORIAL



1er décembre 2022
Volume XXIX, nº 23

Josée Panet-Raymond

Éditrice adjointe et rédactrice en chef

Un gros éléphant dans la pièce

C'est une réalité qui existe depuis que le monde est monde, mais qui n'est plus tolérée de nos jours. Et plus du tout, même. La violence faite aux femmes ne passe plus. Mais la partie n'est pas gagnée pour autant.

Il est vrai qu'à force de campagnes de sensibilisation, d'articles dans les journaux, de dénonciations publiques, de condamnations, la société et les gouvernements ont fini par reconnaître qu'il y avait un éléphant dans la pièce.

Car à une époque pas du tout lointaine, c'était l'omertá lorsqu'une femme subissait de la violence aux mains d'un homme. Pire encore, c'était considéré comme honteux, et peu de femmes la dénonçaient.

Lorsqu'on parle de violence, il n'est pas seulement question d'abus physiques, mais de violences psychologique, économique et sexuelle. Jusqu'aux années 70, les femmes étaient emprisonnées dans leur détresse, plus souvent qu'autrement dans l'indifférence, voire même avec la complicité de l'Église qui les condamnait à endurer sans se plaindre.

Lorsque les femmes ont commencé à être plus vocales et à réclamer leurs droits, les choses se sont mises à changer. Assez, c'était assez ! C'est alors que les premières maisons d'hébergement où elles pouvaient se réfugier ont vu le jour. La violence qu'elles étaient trop nombreuses à subir en silence a été dévoilée au grand jour.

Question de contrôle

De tout temps, cette violence émane du besoin de contrôler, de dominer. Une forme d'oppression de la part d'hommes « insécures », aux prises avec une faible estime d'eux-mêmes et une incapacité à gérer leurs émotions.

Comme le dit Manon Monastesse, directrice générale de la Fédération des maisons d'hébergement pour femmes que notre journaliste a interviewée : « *L'idée, ce n'est pas de dire que ce sont des hommes méchants, c'est juste que les faits démontrent une réalité. La violence faite aux femmes, c'est un contrôle. On vit encore dans une société patriarcale.* »

C'est donc dire que la lutte n'est pas finie. Même avec une conscientisation accrue, le mouvement #MoiAussi, et les dénonciations très médiatisées, trop de femmes continuent d'être des victimes de violences et beaucoup trop sont tuées : au Québec, il y a eu, à ce jour, 14 féminicides depuis le début de l'année. Un chiffre effarant.

Notre journaliste Yseult Picard, qui s'est intéressée à plusieurs facettes de la situation, s'est entretenue avec différentes intervenantes, de même que des hommes qui cheminent pour mettre fin au cycle de la violence.

Avec ce dossier, on tente de savoir ce qui se cache derrière les violences faites aux femmes. ■



19 camelots ont participé à cette édition

SOMMAIRE

1er décembre 2022
Volume XXIX, nº 23



© CARLA BRAGA

3

Mots de camelots

3 Zoom sur Daniel Grady

9 Christian Tarte

9 France Lapointe

9 Isabelle Beaupré

13 Nicole Giard

13 Gilles Bélanger

13 Bill Economou



© AMANDA PEROBELLI | REUTERS

8



24

8 Rond-point international

10 Dans l'actualité

VIH : Vers la fin de l'épidémie ?
Karine Bénézet

12 BD - À la sauce piquante d'El Diablo

24 Société

Derrière les violences faites aux femmes
Yseult Picard

32 Dans la tête des camelots

Vivre avec le VIH selon vous…

34 Chronique

Manon magasine l'emploi
Manon Fortier

37 En toute liberté

Quand ça arrive près de chez vous
Mathieu Thériault

38 On se fait notre cinéma

Agathe Melançon

40 Espace sciences

Gabriel Lavoie

42 BD

Siou

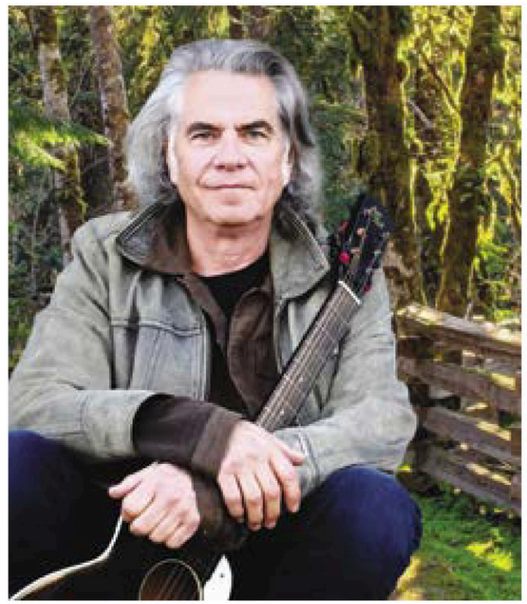
43 C't'encore drôle

Christian Vanasse

44 Détente

À la une

Simon Bolduc en collaboration avec Siou



14

Après deux ans de pause forcée et un nouvel album entre les mains, le vétéran de la chanson de chez nous, Richard Séguin, prend la route pour un tour de chant qui s'arrêtera un peu partout au Québec. *Les liens les lieux*, son 13e album studio en carrière, propose une facette plus intime et personnelle de l'artiste de 70 ans.

Rond-point international

Traduction **Josée Panet-Raymond**

International Network *of* Street Papers

BRÉSIL

Victoire de Lula : une réaction de « soulagement »

Après que Luiz Inácio Lula da Silva,communément nommé Lula, a battu de justesse, lors d'un second tour de scrutin, Jair Bolsonaro, chef du gouvernement le plus à droite du Brésil depuis des décennies, les camelots et le personnel du journal de rue *Revista Traços* basé à Brasilia, ont réagi en poussant un soupir de soulagement.

La victoire de Lula signifie la fin du gouvernement d'extrême droite, qui avait promis de protéger la forêt amazonienne et de représenter les plus marginalisés du pays.

Revista Traços a déclaré à l'INSP (réseau international des journaux de rue) que, même s'il restait beaucoup de travail à faire, l'élection d'un président plus progressiste montrait une voie à suivre.

« *Notre pays était confronté à une polarisation surréaliste où les gens alimentaient des pensées politiques d'extrémisme, de fascisme, de racisme* », a déclaré Leandra De Fátima Da Silva Neiva, qui vend *Revista Traços*.

« *Connaissant notre histoire, je sais que le Brésil ne pourra jamais redevenir une dictature, car c'était décadent pour la nation. Nous ne pouvons pas revenir à cela. Je pense à l'évolution et au progrès. Pendant la crise de la pandémie, nous avons eu le déni du vaccin, et des milliers de vies auraient pu être épargnées. Nous avons le déni de la faim au Brésil chaque jour. Tant de personnes sont sans abri et ont faim, sans compter l'inflation élevée et le manque de respect pour les minorités. C'est pourquoi je soutiens Lula et je serai toujours du bon côté : en défense de la démocratie, du progrès, de la distribution des revenus, de l'égalité sociale, et en défense de toutes les classes du peuple brésilien* », a clamé la camelot du journal de rue.



© AMANDA PEROBELLI | REUTERS

Des partisans de l'ancien président et candidat à la présidence du Brésil, Luiz Inácio Lula da Silva, se rassemblent le jour du second tour de l'élection présidentielle brésilienne, à Sao Paulo, au Brésil, le 30 octobre 2022.



© PHOTO FOURNIE PAR *REVISTA TRAÇOS*

La camelot de *Revista Traços*, Leandra De Fátima Da Silva Neiva avait déjà rencontré Lula avant qu'il ne devienne président.

Les personnes qui vendent des journaux de rue sont souvent appelées « camelots » mais, à *Revista Traços*, on leur donne le titre de « porte-parole de la culture et du tourisme » en raison de leur connaissance respectée du secteur culturel de leur ville et de leur proximité avec celui-ci.

Le premier discours de Lula en tant que président élu faisait ainsi écho aux valeurs du journal de rue, déclarant que « la culture nourrit l'âme » et renforçant le droit des gens à consommer de l'art.

Leandra avait déjà rencontré Lula pour lui parler de son soutien à *Revista Traços* et aux valeurs des journaux de rue.

Le Brésil fait actuellement face à d'énormes défis. Quelque 33 millions de ses habitants connaissent la faim et 100 millions vivent dans la pauvreté, et ce, malgré sa réputation d'être l'une des plus grandes économies du monde.

« *Lorsqu'il s'agit des droits des minorités au Brésil, le combat n'est jamais terminé* », ajoute Maíra Valério, journaliste qui travaille à la rédaction du magazine. *Mais voir Lula se faire réélire à la présidence est effectivement un soulagement, surtout quand on sait à quel point l'autre camp n'a pas joué franc jeu. Avec Lula, nous pouvons recommencer à parler d'investissements dans l'éducation, la santé et la culture. La faim et la mort ne seront plus dans le projet. Nous avons encore un congrès très conservateur et les choses seront difficiles, mais il est bon d'avoir à nouveau de l'espoir.* »

(*Réactions compilées par Tony Inglis, INSP*)



Téléviseur au charbon

Il y a environ une dizaine d'années, alors que j'avais besoin de m'acheter un nouveau téléviseur, je suis entré dans un magasin d'électronique pour regarder les différents modèles. C'est là qu'un jeune vendeur âgé d'environ 19 ou 20 ans s'est présenté à moi, un peu pas mal prétentieux. Vous savez le genre qui a vu neiger avant tout le monde.

Donc je lui ai expliqué un peu ce que je voulais. Évidemment, il a essayé de me vendre le modèle le plus dispendieux avec les dernières technologies. Je lui ai répondu à la blague : on est loin de la télé au charbon. Contre toute attente, non seulement il m'a cru, mais il m'a demandé comment ça fonctionnait. Vous n'avez pas idée comment j'ai dû improviser une réponse plausible. Je me lance.

Je lui ai expliqué qu'il y avait une trappe dans le mur avec un tuyau derrière le téléviseur pour évacuer la fumée nocive vers l'extérieur et qu'avec deux pelletées de charbon on obtenait une image pour une durée d'environ deux heures. Il fallait rajouter du charbon pour continuer à regarder la télé.

Après mon exposé, que je qualifierais de grandiose, je lui ai demandé si ses grands-parents étaient encore vivants, et si oui, de leur en parler. Ce pauvre crédule m'a dit qu'il le ferait. Finalement, j'ai pris le modèle de télé qui me convenait, puis je suis passé à la caisse.

Vous vous demandez si je lui ai dit que tout ça n'était que pure invention ? Pas du tout. Je suis parti en me bidonnant intérieurement et en espérant qu'il parle avec ses grands-parents.



CHRISTIAN TARTE
CAMELOT PJC 28E AVENUE / BEAUBIEN

Poutine contre Zelenski

Je trouve qu'en 2022, ça n'a pas de bon sens qu'on ait encore des guerres comme en Ukraine en ce moment. Pour moi, Vladimir Poutine, un ancien agent du KGB, veut tout contrôler et détruire le pays. Il va falloir rebâtir après. Ça donne quoi ? Il veut prendre le contrôle en dominant et avoir la supériorité. S'il fait ça en Ukraine, je suis certaine qu'il pourrait le faire dans d'autres pays.

Il accuse l'Ukraine d'utiliser des bombes « sales ». On ne sait plus qui croire de Poutine ou de Zelenski. Il décide de tuer du monde et de chasser des Ukrainiens de leur pays en les bombardant. Il s'attaque aux sources d'énergie. Comment les Ukrainiens vont-ils faire pour se chauffer ? Dans ces pays-là, il fait très froid en hiver.

Est-ce que ça va finir à un moment donné ? Et comment ? Une chance que Zelenski se fait aider et que des pays lui fournissent des armes, comme les États-Unis.

Poutine, ça fait longtemps qu'il menace de peser sur le piton nucléaire. À quoi ça rimerait d'avoir le monopole de la planète et des peuples si tout est détruit ?

Mettons-nous tous ensemble et trouvons un moyen de convaincre les dirigeants d'arrêter cette guerre qui fait peur à l'humanité.

Espérons qu'il y aura un sauveur. Dieu seul le sait, et le diable s'en doute !



FRANCE LAPOINTE
CAMELOT SAQ MONT-ROYAL / PAPINEAU

D'un logis à l'autre

En juillet dernier, une cliente, Madame Jacqueline, m'a demandé si j'étais toujours à la recherche d'un logement abordable, comme je l'avais déjà écrit dans *L'Itinéraire*.

Après m'avoir demandé si je fumais (non) et si j'étais tranquille (oui), elle m'a offert de me louer le demi-sous-sol de sa maison. Je l'ai visité avec mon intervenante et j'ai emménagé en août. Je me sentais comme si j'avais gagné à la loterie. Le logement était beau, ensoleillé et frais peint. Il me coûtait la moitié de ce que je payais auparavant et le mobilier était inclus, même le four à micro-ondes.

Pour la remercier, j'ai offert un bouquet de fleurs à ma nouvelle propriétaire et nous avons partagé un pâté chinois que j'avais préparé.

Or, le 13 septembre, il est tombé 70 millimètres de pluie en quelques heures. Les égouts ont refoulé dans mon nouveau logement et j'ai dû le quitter. J'ai passé trois jours dans un hébergement d'urgence puis trois semaines au refuge Chez Doris. Pendant ce temps-là, je n'ai pas vendu *L'Itinéraire*, trop inquiète à la pensée de ce qui m'attendait.

Après bien des démarches, j'ai pu retourner dans le logement que j'habitais avant celui de Madame Jacqueline. Son fils m'a expliqué qu'ils en avaient pour environ deux mois de travaux et qu'à la fin, je pourrais y retourner. J'ai de la chance que la vie ait mis ces deux personnes sur mon chemin. Je leur en suis très reconnaissante.

J'ai enfin retrouvé mes clients. Ils me disent que nous, les camelots, faisons une différence dans leur vie. Ils sont contents de voir qu'on s'en sort, qu'on partage notre vie avec eux et ils nous apprécient.



ISABELLE BEAUPRÉ
CAMELOT MARCHÉ METRO CENTRE COMMERCIAL DU DOMAINE

Karine Bénézet



Dr Jean-Pierre Routy
Directeur de la Chaire d'hématologie-oncologie Louis Lowenstein et professeur à l'Université McGill

VIH
Vers la fin de l'épidémie ?

Alors que les avancées technologiques de l'ARN messager (ARNm) pour la fabrication de vaccins anti-VIH ont relancé l'espoir d'en finir avec ce virus, la prévention reste le nerf de la guerre contre ce fléau, largement freinée par les mesures sanitaires d'urgence de ces deux dernières années. À l'occasion du 1er décembre, Journée mondiale de lutte contre le sida, *L'Itinéraire* fait le point avec le Dr Jean-Pierre Routy, directeur de la Chaire d'hématologie-oncologie Louis Lowenstein et professeur au Département de la médecine et de médecine expérimentale à l'Université McGill.

Plus de 300 villes sont à mi-parcours de leurs engagements contractés par la signature de la *Déclaration de Paris* visant à éradiquer le VIH et le sida d'ici 2030. Montréal est l'une d'elles. Elle a également été le lieu d'accueil de la 24e Conférence internationale sur le sida, tenue du 29 juillet au 2 août dernier et coprésidée par le Dr Jean-Pierre Routy, directeur clinique du service de maladies virales chroniques du Centre universitaire de santé McGill (CUSM).

Un recul de 10 ans

Rappelons que les défis liés à l'épidémie de VIH diffèrent selon que l'on se trouve en Afrique subsaharienne, en Inde ou encore en Amérique du Nord. Mais avec la pandémie de COVID-19, tous les pays ont frappé le même mur : le ralentissement des actions préventives et de détection du VIH, et donc l'accès aux soins, la trithérapie. Médication la plus efficace, la trithérapie permet de diminuer la charge virale de 99,99 % d'une personne affectée par le VIH. Et si la recherche contre la COVID-19 nous a appris une chose, c'est que lorsque la charge virale devient indétectable, la transmission du virus devient nulle.

Seulement, « *le VIH a perdu un peu sa priorité d'urgence face à la COVID* », indique Dr Routy. Au Québec, les centres de dépistage ont été fermés plusieurs mois d'affilée, alors que « *la transmission est beaucoup plus forte la première année que les années subséquentes* ». Un contexte qui a participé à l'augmentation du nombre mondial de nouveaux cas de VIH plus élevé qu'attendu, tandis qu'une diminution s'observait d'année en année depuis près de 10 ans. En tout, le VIH a infecté 1,5 million de nouvelles personnes en 2021, selon ONUSIDA. « *Une bien triste approximation* », déclare le directeur clinique.

« *C'est un ralentissement de tous les progrès en termes de prévention* », confirme-t-il, ajoutant que malgré tout, le dépistage reste le moyen le plus efficace pour se débarrasser de ce fléau.

CHIFFRES DU VIH, EN 2021
Source : onusida.org *Dernières statistiques sur l'état de l'épidémie de sida*

Dans le monde

- 8,4 millions de personnes vivaient avec le VIH
- 1,5 million de personnes sont devenues nouvellement infectées par le VIH
- 650 000 personnes sont décédées de maladies liées au sida

Zoom sur les populations à risque

35 fois
plus élevé chez les personnes qui s'injectent des drogues

30 fois
plus élevé pour les professionnelles du sexe

28 fois
plus élevé chez les homosexuels et les autres hommes ayant des rapports sexuels avec des hommes

14 fois
plus élevé pour les femmes transgenres

Sources : *inspq.ca/Programme de surveillance de l'infection par le virus de l'immunodéficience humaine (VIH) au Québec : rapport 2020.*

La PrEp

Dans les années 1980, le virus fait son apparition en Amérique du Nord et en Haïti. On ne se doutait alors pas qu'en quatre décennies, il allait tuer plus de 40 millions de personnes ; presque l'équivalent, en nombre d'individus, de la population canadienne.

Depuis, la recherche ne cesse de progresser. En 2016, Santé Canada approuve un nouveau moyen de lutte contre la transmission : La PrEP, pour prophylaxie pré exposition. Utilisée depuis 10 ans aux États-Unis, la PrEP est une pilule à prendre avant des pratiques sexuelles à risque, qui a pour effet de bloquer la transmission du virus chez la personne saine, dite séronégative. Une avancée redoutablement efficace à plus de 90 %, sur laquelle le milieu médical s'appuie pour freiner la propagation du virus.

Or, s'il peut sembler facile de prendre une simple pilule préventive et évident de vouloir se protéger du VIH, une multitude de facteurs psychosociaux, culturels et économiques se posent en barrière devant cet « outil » de prévention.

Nourrir l'épidémie

C'est le cas pour une poignée d'individus que les méthodes de prévention n'atteignent pas. Parmi eux, les adeptes du *bareback* qui consiste à entretenir volontairement des relations sexuelles non protégées contre toutes infections ou virus sexuellement transmissibles. Une pratique issue d'un mouvement de contre-culture, apparu dans les années 1995 aux États-Unis.

Puis, « *il y a un faible pourcentage d'individus qui nourrissent la pandémie de VIH* », précise le Dr Routy. Un groupe dont la santé mentale est fragilisée par des troubles, tels que la dépression, une baisse d'estime de soi, entre autres, soit ponctuels ou constants. « *Tout le monde peut traverser des moments difficiles comme la perte d'un emploi, d'un conjoint* », ajoute l'expert.

La PrEP demande de « *prévoir ses rapports sexuels, d'avoir sa pilule sur soi, et de penser à la prendre* ». Une nécessaire organisation et conscience des risques, facilement diminuées par l'ingestion d'alcool, la prise de drogues, mais aussi les technologies et la pharmacologie.

Chimsex et Grindr

« *Personne ne fait l'amour à jeun maintenant* », constate le médecin à l'écoute de nombreux patients. « *Tout le monde a du Viagra, des drogues, des produits qui augmentent la puissance sexuelle toute une fin de semaine, et rendent la plupart des gens à moitié inconscients.* » On appelle cela le *chimsex*.

Ceux qui pratiquent une sexualité sous influence chimique multiplient leur possibilité d'être infectés et de transmettre le VIH. Plus répandue chez les HARSAH (les hommes ayant des relations sexuelles avec d'autres hommes), « *ce ne sont pas tous les homosexuels qui sont concernés* », a insisté le Dr Routy à plusieurs occasions, en entrevue, pour éviter d'accentuer la stigmatisation déjà présente de cette catégorie de la population. « *Mais ce sont des pratiques qui peuvent maintenir une épidémie.* »

Puis il y a Grindr. « *Le nombre de rapports sexuels possibles pour un homme ces cinq dernières années a été multiplié par cinq par rapport à il y a 10 ans.* » Grindr est une « *application de réseautage social pour personnes gaies, bi, trans et queer* », peut-on lire sur la page de présentation du site. Lancée en 2009, l'application utilise un système de géolocalisation qui permet à qui s'en sert de « *trouver quelqu'un qui veut faire l'amour, tout de suite, dans un périmètre de 200 mètres,* raconte le Dr Routy. *Le genre de technologie de rencontre qui participe aussi à l'épidémie* ».

À quand un vaccin ?

En janvier dernier, Moderna entamait la première phase d'un essai clinique de vaccination contre le VIH sur 56 adultes en bonne santé, donc séronégatifs. C'est toute la puissance technologique de l'ARN messager qui est injecté dans la lutte contre certaines maladies chroniques et particulièrement le VIH. Selon l'expert, « *les résultats ne seront pas présentés avant le congrès du mois de février prochain, en Australie, peut-être même pas avant l'été 2023* ».

Si tout va bien, la phase II devrait suivre. « *Il s'agit alors de recruter 4000 à 5000 personnes à très haut risque d'être infectées, que l'on vaccine* », simplifie le professeur. C'est là que les difficultés commencent. Car « *si la personne ne s'expose pas au risque, on ne peut pas prouver que le vaccin fonctionne* ». Il faut donc des personnes à fort risque. Mais souvent, ces mêmes personnes ont « *d'importants troubles du comportement* », ce qui pose également des difficultés pour recueillir auprès d'eux des données indispensables concernant la fréquence et le type d'actes sexuels, par exemple.

Un processus ardu, encore plus aujourd'hui qu'il y a 15 ans, alors que la PrEP n'existait pas. Car on ne peut décemment pas refuser aux gens de se protéger du virus. « *Ce ne serait pas éthique,* indique Dr Routy. *Il faut offrir la PrEP, offrir le condom. Mais ça double ou triple le nombre de personnes nécessaires pour prouver l'efficacité d'un vaccin.* »

Tout un processus qui demande « *des infrastructures et des équipes énormes* », que peu de pays peuvent se permettre. « *À part les États-Unis, capables d'assumer des coûts d'au moins 100 millions $* ». ■



Mots de camelots

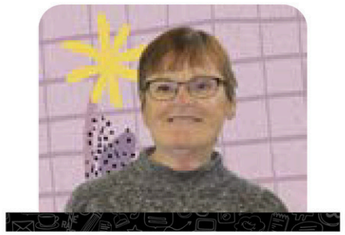
L'automne et Noël

L'automne a été magnifique cette année. Les couleurs étaient superbes. Nous avons de la chance d'avoir eu un temps merveilleux, même au mois de novembre qui vient de passer. Mais là, les feuilles sont tombées des arbres. Fini le beau temps! On pense à l'hiver qui est long, la neige, la glace... Mais on se console puisque le temps des Fêtes arrive.

Les maisons sont toutes garnies de couleurs, de couronnes, de sapins, de cadeaux! J'aime les Fêtes: les chansons de Noël, les décorations. J'aime les plats: la dinde avec la farce, les patates pilées, la tourtière, le gâteau aux fruits et la bûche. J'espère que je vais voir ma famille après deux ans de pandémie!

Je me rappelle quand j'étais enfant, mon frère avait fait une boîte en carton avec rien dedans. C'était une joke qu'il nous avait faite. Un année alors qu'on était en Floride, un soir de Noël, avec mes parents, j'ai demandé la bénédiction à mon père. C'était la première fois qu'il me la donnait. Il est resté surpris parce que dans ma famille on ne faisait pas ça. Pourtant, il allait à la messe tous les dimanches et mon grand-père écoutait la messe à la radio et il fallait qu'on soit tous à genoux. C'était ça la tradition. Ah, ces doux souvenirs.

Joyeuses Fêtes!



NICOLE GIARD
CAMELOT MÉTRO LONGUEUIL

Ça va beaucoup mieux

Chers lecteurs, lectrices, j'avais hâte de vous retrouver, je m'ennuyais de vous. Ça me fait plaisir de vous revoir. Certains de ceux et celles qui sont en télétravail viennent deux jours par semaine à Montréal. Il y en a parmi eux qui sont mes nouveaux clients et on commence à se connaître. Plusieurs de mes anciens lecteurs viennent me voir et me disent que ça fait longtemps qu'ils ne m'ont pas vu à cause de la pandémie et de ma santé.

Je pense aussi aux gens qui travaillaient dans les bureaux et qui ont pris leur retraite. Ils viennent parfois faire un tour et sont étonnés de me voir, fidèle à mon poste. Ils sont surpris et contents de me voir. Ça me fait du bien.

J'ai eu des problèmes de santé à cause de mon foie. Je ne me sentais pas bien, j'étais perdu, je ne savais pas quoi faire parce que ça jouait aussi sur mon cerveau. Je n'oublierai jamais la confusion que j'ai eue, c'était terrible. Je suis content qu'ils aient trouvé la cause de mes malaises après avoir passé plein d'examens. Maintenant, je prends des médicaments pour le foie et toutes les semaines, j'ai un traitement à l'hôpital qui dure de trois à quatre heures.

Je suis revenu comme j'étais avant. Je suis soulagé et très satisfait. Ça va très bien, pour le moment, parce que je respecte mes rendez-vous. Je remercie le personnel soignant pour les bons soins qu'il me donne. Salut à vous.



GILLES BÉLANGER
CAMELOT COMPLEXE DESJARDINS RENÉ-LÉVESQUE / JEANNE-MANCE

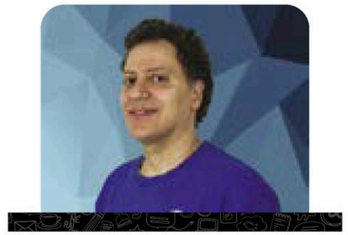
Growing up with my brother

My brother and I have a three-year age difference. Some people think I'm older than him, but that's not true. Others think we're twins, but that's not true either. I'm more built than him and many times I'm more serious and responsible.

From a young age we were getting along well together, sleeping in the same room and rarely having disagreements. My father spoiled us often buying chocolate bars, taking us to Greek restaurants and parks. He wanted his sons to feel good, because he had a harder life growing up. My father never stopped loving us and tried his best to raise his sons well.

My brother and I attended the same elementary and high schools and both of us got bullied during that time. I progressed in school, while he didn't do well and then stopped attending without completing high school. When I went to college, I met other friends and hung around more with them than my relatives. My brother started working at a Greek restaurant and would rarely go out with me during that time.

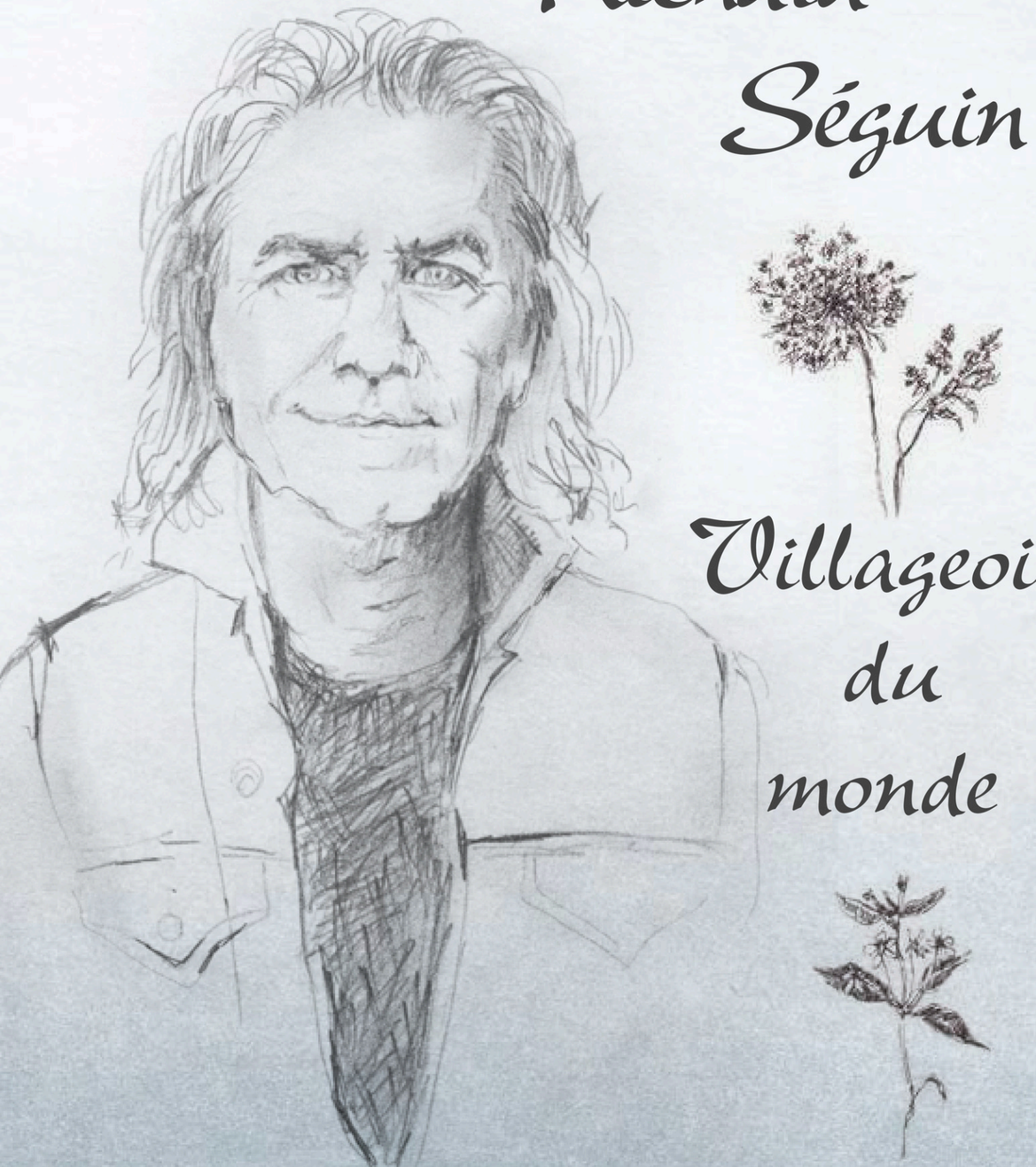
Years later when some of my close friends got married and moved away, I was more available to see movies with my brother and make pleasurable trips to other places in Canada, the United States and Greece. We've had good times playing board games, cards and hockey in the back street. We also kept speaking Greek often between us and still watch some Greek programs on TV. For 16 years we've been working near each other selling *L'Itineraire* magazine and it feels comforting. The relationship between us continues to be good and honest which is reassuring.



BILL ECONOMOU
VENDOR ATWATER MARKET

— **Simon Bolduc,** chargé de projet journalisme
Entrevue réalisée en collaboration et illustrée par Siou Deslongchamps

Richard Séguin



Villageois du monde

Après deux ans de pause forcée et un nouvel album entre les mains, le vétéran de la chanson de chez nous, Richard Séguin, prend la route pour un tour de chant qui s'arrêtera un peu partout au Québec. *Les liens les lieux*, son 13e album studio en carrière, propose une facette plus intime et personnelle de l'artiste de 70 ans.

C'est de délicates notes de piano et d'une voix qui trahit une inquiétude que commence la dernière offrande artistique de Richard Séguin, *Les liens les lieux*. Fragile, triste même, ce n'est pas tellement de chanter dont il est ici question. L'exercice est plutôt d'insérer une mélodie dans le mot, de déposer chaque syllabe comme un récit en soi.

On l'imagine souvent debout, le poing en l'air, notre Richard Séguin. Sur cet album, c'est tout le contraire. On le sent bien assis sur une chaise de bois, chez lui, dans son village de Saint-Venant-de-Paquette. Il réfléchit à l'état des lieux. Il se raconte. Beaucoup même. Et puis, c'est la première fois qu'il écrit sur sa mère. Ou encore qu'il «*règle quelque chose*» avec le silence de son père. *L'Itinéraire* s'est entretenu avec lui.

Richard Séguin, votre album porte le titre *Les liens les lieux*. C'est presque un titre énigmatique. Il veut dire quoi ?

C'était important pour moi de dégager les deux grandes lignes de l'album. D'abord les liens. Ceux avec ma famille, la nature, les amitiés et l'amour. Ensuite les lieux. Le territoire, celui qu'on habite, qu'on nomme, qu'on chante. C'est significatif pour moi parce que j'habite dans le village de Saint-Venant-de-Paquette. On est bien conscient et sensible à ce qui se fait au quotidien autour de nous. On veut conserver notre forêt, développer plus d'aires naturelles protégées et vivre en symbiose avec la nature. Ça nous tient à cœur. L'aspect écologique est bien présent sur l'album.

Concrètement, je l'ai commencé quand j'ai reçu un texte de la poète québécoise Hélène Dorion, *Un peu de poésie*. C'est la première chanson de la dizaine qui compose le disque. C'est elle qui a démarré mon processus d'écriture et de composition. J'aime beaucoup ce qu'elle fait. Ça fait des années qu'on se rencontre dans mon patelin autour du projet du Sentier poétique, un sentier dans le bois où on affiche des textes des auteurs d'ici, et de la Nuit de la poésie au village.

Ensuite j'ai reçu un texte de Marc Chabot, un ami et collaborateur de longue date. Enfin, il y a celui du cinéaste et auteur Hugo Latulippe. Il venait de présenter *Je me soulève* à Sherbrooke, un film sur l'amour du territoire qui m'a beaucoup touché. Puis, il avait fait un texte en parallèle. Quand je l'ai lu, je l'ai appelé et je lui ai dit: «*Il y a une chanson là-dedans*». Ça donné la dernière pièce *Petit hymne aux Grands Rangs*. De mon côté j'ai écrit cinq chansons, dont un hommage à mon ami Florent Vollant et deux chansons sur mes parents.



Qu'est-ce qui vous a bousculé à ce point dans le texte d'Hélène Dorion pour en faire le moteur d'un album complet ?

Les quatre premières phrases de l'album résument pas mal toute ma pensée et aussi notre vision d'où on est rendu : « *Il est déjà minuit / Dans la forêt du monde / Qu'est-ce qu'on a trahi / Pour que l'orage gronde* ». Ça fait longtemps que les écologistes et ceux qui travaillent dans le milieu de la conservation nous disent qu'il est minuit moins cinq. Mais il est déjà minuit ! C'est trop tard ! Ces mots ont beaucoup nourri ma pensée et la direction de l'album.

Parce qu'aussi, de manière personnelle, je m'inscris dans un bilan collectif de notre génération. On a rêvé et on a essayé beaucoup de choses avec nos idéaux et notre envie de refaire le monde. A-t-on accompli ce qu'on devait accomplir ? Force est de constater qu'on vit aujourd'hui dans une société très individualiste.

Même si c'est un constat triste, qui peut se dégager dans les textes, il y a aussi un engagement là-dedans. Je pense que volontairement, je nourris l'espoir. C'est un acte de volonté.

Pourtant, on regarde le village de Saint-Venant-de-Paquette comme un exemple de vivre-ensemble. C'est presque idyllique.

C'est [le syndicaliste] Michel Chartrand qui disait : « *Pensez d'abord au bien commun* ». Le bonheur, je le trouve davantage dans le partage et dans le sens commun que dans la satisfaction singulière. J'ai besoin de la collectivité. J'ai besoin de participer au monde.

C'est pour ça que même si je vis dans un petit milieu de 98 habitants, on a beaucoup de projets qui dépassent l'individu. La création du Sentier poétique et de la Nuit de la poésie en témoignent. On essaie aussi de faire vivre le village avec notre petit café *La maison de l'arbre*.

Et il y a un aspect symbolique à Saint-Venant. C'est une petite communauté francophone à cinq kilomètres des *States*. On protège notre langue, on fait la promotion de la poésie de chez nous. On n'a pas les moyens de faire des choses gigantesques, mais nos petits gestes, ensemble, ont une portée. J'y crois beaucoup.

Nous venons de vivre deux années où on a perdu un peu de vue cette collectivité qui vous est vitale. Est-ce que ça explique qu'on retrouve des chansons plus introspectives sur *Les liens les lieux* ?

La nature a été ma consolation et un réconfort. Pas le choix, moi aussi j'ai dû tout suspendre : pas de musiciens, pas de tournées, pas de Nuits de la poésie. Dans la pochette du disque, j'ai mis plein de photos en référence à mes promenades dans la forêt. C'était pour moi une affiliation, une union. La nature, c'est fort. C'est pour ça qu'elle est omniprésente dans mes chansons. J'ai tissé un lien très serré avec le territoire. Il demande à être aimé. Ce qu'on fait au territoire, on le fait à nous-mêmes.

Pour revenir à la question, je pense que oui cette période de pandémie a été synonyme de beaucoup d'introspection pour moi. Ç'a clairement donné un album plus intime et personnel.

Le fait d'être isolé, on dirait que ça nous a porté à faire des bilans, à se mettre à l'écart de la société pour observer comment elle se comporte.

À la sortie de la pandémie, j'avais un besoin d'intériorité. Ça m'a permis d'écrire des chansons pour remercier mes parents, par exemple. Pour ma mère, c'était important de laisser un témoignage de ce qu'elle avait été pour nous. C'est elle qui a apporté la culture dans notre maison.

La troisième chanson, *Tout près des trembles*, fait référence à votre enfance à Pointe-aux-Trembles. Elle est adressée à votre mère. Vous avez déjà dit en entrevue que c'était la première fois que vous écriviez une chanson sur elle. Pourquoi avoir attendu aussi longtemps ?

(Long silence). Je ne sais pas. J'avais déjà commencé des petites phrases, sans plus. Ça s'est présenté comme une urgence. Un jour, j'ai réalisé que je n'avais rien raconté de ce qu'elle avait été pour moi et pour sa famille. C'est l'urgence qui m'a fait écrire sur ma mère.

J'ai une chanson qui parle aussi de mon père : *Le Garage*. Il y a la langue maternelle et il y a le silence paternel. J'avais des choses à régler avec lui. J'avais des choses à régler avec ce silence-là. Je le chante dans ma pièce *Habité* : « *Habité les silences vulnérables de mon père* ». J'essayais de comprendre pourquoi il y avait un silence chez les hommes de cette génération. Des hommes incapables de mots et qui pouvaient imploser. J'avais besoin de régler ça. Ça m'a replongé dans les raffineries de l'est de Montréal, le bord de la track et la rivière des Prairies.

Je devais avoir 10 ou 11 ans quand il m'a dit : « *Tu peux maintenant rentrer dans le garage* ». Rentrer dans son garage, ça équivalait à un chapitre écrit de sa part. Ça voulait dire : « *Je te fais confiance. Tu peux prendre mes outils, je te donne accès à mon univers* ». C'était une manière de communiquer, probablement. J'écris dans le texte : « *Ta porte mal fermée / C'était peut-être voulu* ».

Aujourd'hui, je pense à lui et je m'aperçois qu'il n'a jamais vécu son rêve. Il a été pris dans l'étau, entre ses rêves et la réalité. C'est un constat sombre qui me revient dans ce souvenir.

Vous chantez ces deux chansons sur vos parents en spectacle ?

Tout près des trembles, ben oui ! Pas *Le Garage*.

On apprenait récemment qu'Amazon et Spotify devenaient des partenaires du gala de l'ADISQ et que la SOCAN, la société qui gère les droits d'auteur au pays, a versé des redevances moindres aux artistes francophones dans les dernières années. Parallèlement, la radio satellite SIRIUS XM annonçait au mois d'octobre qu'elle allait réorganiser ses chaînes francophones, ce qui privera beaucoup d'artistes de redevances internationales essentielles à leur survie dans l'industrie. Vous pensez quoi de l'avenir de la chanson québécoise ?

Premièrement, j'étais bien content qu'on laisse une parole aux peuples autochtones lors du dernier gala de l'ADISQ. Ça fait longtemps qu'on aurait dû le faire. J'ai une grande amitié avec Florent Vollant. On en a parlé souvent de l'enjeu de la présence des cultures multiples. Florent demande un 5 % de présence autochtone dans les radios commerciales. Ce n'est pas du tout le cas en ce moment. En Nouvelle-Zélande, ils l'ont obtenu. On peut sûrement avancer dans ce sens-là.

Pour les artistes, tout ce qui relève de la chanson et de la radiodiffusion, c'est très difficile de savoir comment on va se sortir de ça. En Espagne, Spotify, c'est 100 % d'écoute en langue espagnole. Nous, je pense qu'on atteint même pas 11 % sur les plateformes de musique en continu*. On dirait qu'on délaisse notre musique et ce n'est pas parce qu'on a pas de bons créateurs au Québec. Je suis convaincu qu'on produit de la bonne musique. Après, il faut de la volonté pour la reconnaître, la diffuser et la célébrer.

Quant à l'avenir de la chanson québécoise, j'ai peur d'une forme de dépersonnalisation, d'une perte d'identité. On oublie notre mémoire collective liée à la chanson d'ici. Elle a des racines, il y a des piliers qui ont libéré notre parole, qui ont chanté le territoire. Les Vigneault et Leclerc, c'est important de rendre hommage à ces monuments. C'est reconnaître qui nous sommes.

On dirait qu'icitte, on n'a pas de mémoire ! Fêter la chanson avec un gala, c'est beau, mais ça prend bien plus que ça. On s'interroge pendant une semaine où s'en va la chanson québécoise, alors que ça devrait être une préoccupation vive à l'année longue. Je ne sais même pas si on enseigne notre chanson québécoise dans les écoles ou ailleurs !

Le constat est triste. Heureusement qu'il reste la scène.

* En 2021, 8,6 % de la musique écoutée provenait du Québec selon l'Observatoire de la culture et des communications du Québec (OCCQ)



« Quand à l'avenir de la chanson québécoise, j'ai peur d'une forme de dépersonnalisation, d'une perte d'identité. [...] On dirait qu'icitte, on n'a pas de mémoire. »

Vous parlez de Gilles Vigneault et de Félix Leclerc, mais vous jouez aussi ce rôle auprès de la nouvelle génération. Des jeunes artistes qui ont presque 50 ans de moins que vous vous ont aujourd'hui comme inspiration. Je pense à un Émile Bilodeau, par exemple, ou encore à Ingrid St-Pierre qui vous décrit comme « *un paysage à lui seul* ». Ça vous fait quoi de savoir que vous durez dans le temps, que non seulement vous êtes encore écouté, attendu et pertinent, mais que vous passez le puck, d'une certaine manière ?

C'est un bonheur. Je nous vois toutes et tous dans une forme de transmission. On fait partie d'un chaînon. Je rends hommage à ceux qui ont ouvert le chantier de la chanson. Je rends hommage à ceux qui continuent d'aimer et de partager cette chanson francophone. Je pense aux artistes, mais aussi aux gens du Festival en chanson de Petite-Vallée et de Tadoussac. Ce sont des initiatives essentielles pour notre chanson.

Est-ce suffisant ? Je pense que non. C'est inconcevable qu'à la télé on n'ait pas une seule émission consacrée à la littérature. On n'a même pas ça ! Si tu proposes une émission comme ça, on va te répondre qu'il n'y aura pas de cote d'écoute. Il faut comprendre que la culture, c'est pas juste du divertissement.

Qu'est-ce que vous lisez et écoutez ces temps-ci ?

J'ai reçu beaucoup de livres de poésie lors de la dernière Nuit de la poésie. Je ne les ai pas tous terminés. Je lis présentement *La transition, c'est maintenant* de Laure Waridel, Elle arrive avec beaucoup de précisions sur l'écologie. Et puis Dany Laferrière, toujours. J'aime bien le lire. Il a une manière d'écrire qui m'inspire beaucoup. Il écrit des romans, mais je pense que ça pourrait aisément se transposer en chanson. Ce serait intéressant de l'essayer.

Comme musique, j'essaie d'écouter les coups de cœur que les musiciens me partagent en tournée. On peut dire qu'étant donné qu'on reprend la route, j'ai bien du rattrapage à faire. J'écoute le projet instrumental et orchestral *Flore Laurentienne* de Mathieu David Gagnon. Il vient de sortir son *Volume 2*.

Complicité poétique

Conversation entre Siou et Richard Séguin

Épaulé par plusieurs piliers de la chanson et de la poésie d'ici, dont Marie-Claire Séguin, Clémence Desrochers et David Goudreault, notre camelot et artiste Siou Deslongchamps, lors un entretien téléphonique a tenu à partager ses impressions de l'album *Des liens des lieux* à Richard Séguin lui-même. Compte rendu d'une conversation existentielle autour de la mort, de la famille et de l'espoir du bien commun.

Oui salut, c'est Siou. J'étais de la Nuit de la poésie à Saint-Venant cet été. On s'est rencontrés dans le cadre d'un spectacle de chansons que j'ai donné, à l'invitation de David Goudreault.

Salut Siou. Oui, oui je me souviens de notre rencontre cet été. Clémence devait t'accompagner, mais elle n'a pas pu se déplacer finalement. Toi tu l'as vécue, la Nuit ! Tu as vu comment ça se passe dans notre petite communauté.



Je suis reparti en ville avec de la poésie pour l'année au complet.

C'est de l'ouvrage, mais on est tellement fiers quand on sort de cet événement-là. On ne peut pas analyser, codifier ou quantifier ça. On parle de poésie et de mots. C'est immersif et intime. Ça touche les gens et ça ne se mesure pas.

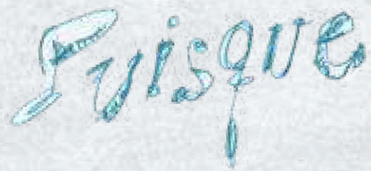
Parlez-nous du Sentier poétique, où l'on retrouve des poèmes sur des pierres gravées, sur des panneaux et sur des arbres, un peu partout dans la forêt autour de Saint-Venant. Après la Nuit de la poésie, vous dites que les gens laissent des messages, mais comment ? Sur des bouts de papier ou quoi ?

On le constate à l'automne, quand on termine l'année. On part en équipe et on fait le tour des sentiers dans la forêt. Il y a plein de gens qui laissent des messages autour des poèmes affichés dans le bois.

Ils mettent des papiers dans des bouteilles, sur les pierres ou encore dans les craques des arbres. Ils vont laisser des bouts de tissu avec des remerciements. Ils vont relater quelques phrases qui les touchent.

C'est un geste poétique ça aussi.

Ben oui. Ce sont des gestes qu'on ne voit pas. On le réalise après coup. On remarque à quel point les mots peuvent avoir un impact auprès du monde. Je conseille toujours aux visiteurs qui viennent au Sentier de repartir avec au moins une phrase. La mienne en ce moment, c'est celle de la poète québécoise Anne-Marie Alonzo : « *Tout ce qui existe a d'abord été rêvé* ». C'est une phrase qui est porteuse. Ça peut me nourrir pendant des mois. C'est vital pour moi.



Parlons de votre dernier album. Je vous écoutais en entrevue à la radio et ils mettaient des chansons entre les échanges. Quand la chanson *Puisque* a joué, je me suis arrêté et j'ai figé sur place. L'atmosphère, les arrangements, votre voix, les paroles, tout ça en même temps m'a chaviré. C'est une pièce très existentielle. Je suis allé chercher votre album d'abord pour réentendre cette chanson. Elle représente quoi *Puisque* ?

C'est un texte de mon ami Marc Chabot. Marc et moi, ça fait des années qu'on travaille ensemble et qu'il m'écrit des tounes. On se parle souvent au téléphone étant donné qu'il habite à Beauport. On est à peu près à quatre heures de distance. Il m'envoie un texte, je le travaille ici, je fais de la musique, je lui envoie un mp3.

À un moment donné on jasait – il faut dire qu'on a presque le même âge et qu'il y avait eu beaucoup de mortalité autour de nous dans les dernières années – et on faisait le bilan, on parlait de la mort. On en parlait presque en riant. C'était comme une boutade à la Grande Faucheuse. On dirait qu'en ayant conscience de la mort, il y a une vitalité et une urgence qui s'installent dans notre vie. La conscience de la mort nous inscrit dans une urgence face à nous-mêmes.

Après cette discussion, dans la même semaine, Marc m'a envoyé le texte de *Puisque*. Dans la même semaine il m'a envoyé cette phrase : « *Je veux le monde à embellir* ». On est parti de là.

Je n'aime pas être conscient de la mort. Mais j'y pense, souvent même. Ce que ça me dit, c'est de ne pas perdre mon temps avec ce qui m'encombre. Je me donne du temps de partage et je tente de me réaliser avant le grand départ.



Vous êtes serein face à la mort ?

Oui… Mais peut-être qu'une fois rendu devant elle, je vais avoir *ben ben* peur (rires). Ça me préoccupe énormément le legs qu'on laisse aux prochaines générations. Ma chanson *Qu'est-ce qu'on leur laisse*, c'est l'essentiel de cette préoccupation. On est à l'heure où il y a des actions à faire. On est à un tournant où il y a des grandes forces qui s'affrontent. Ceux qui veulent le changement et d'autres qui ne veulent rien changer.

On regarde juste vers nos voisins du sud. C'est chaotique et c'est irrationnel la progression de la violence par arme à feu, les droits sociaux qui s'en vont et le racisme qui s'amplifie. Ça m'inquiète.

Je pense qu'on est mieux d'être idéaliste, sinon on est quoi ? Complètement déprimé ?

La chanson sur votre mère me rejoint personnellement. J'ai perdu ma mère cet été. Clémence Desrochers, avec qui j'entretiens une correspondance épistolaire depuis quelques années, voulait que j'écrive sur elle. Ça ne sort pas, c'est trop « *là* ».

Moi aussi. Il y a un décalage de 20 ans entre la mort de ma mère et la chanson *Tout près des trembles*. J'avais commencé un texte à la fin des années 80, mais le besoin de faire une chanson ne se présentait pas.

Il est venu tout simplement en m'apercevant que les seuls livres dans la maison, c'était elle qui les apportait. Le piano, c'est elle qui avait fait des démarches pour le faire entrer dans la demeure familiale. Plus je m'avançais dans mes souvenirs en pensant à cet aspect de ma mère, plus je plongeais dans nos bons moments, les dimanches en famille, les gros trembles en face de la maison. Ce texte m'est venu naturellement.

Ma mère, pour ses funérailles, avait laissé un mot qu'elle voulait que je lise devant tout le monde. Quand je le lisais, on aurait dit que c'était un message qui m'était adressé. Vous dites dans la chanson que votre mère écrivait aussi ses pensées. C'est un cahier que vous avez lu ?

Elle écoutait Radio-Canada, notamment *Le cabaret du soir qui penche*. Pour elle, c'était sa manière d'aller chercher la culture, avec des émissions radiophoniques, des entrevues. Il faut dire que la qualité de Radio-Canada à l'époque, c'était quelque chose. Ça éduquait toute une nation. Il y avait du théâtre et on parlait plus de littérature. Pour les gens qui n'avaient pas accès à des lieux de culture, dans les années 60, c'était important.

Mais c'est plutôt des citations qui la nourrissaient qu'elle notait. Elle nous envoyait des cahiers par la poste. Quand on traversait des choses, ses enfants, elle nous envoyait des pensées pour nous soutenir.

L'ordre des chansons, est-ce que c'est pensé ?

Si tu savais comment je prends du temps pour travailler ça. Moi je suis un artisan, je ne me considère pas comme un poète. Je suis un artisan de la chanson. J'ai pas peur de recommencer. Il y a des fois, quand je travaillais avec Hélène Dorion, je lui envoyais quatre musiques différentes du même texte. Elle les aimait toutes. Elle m'a dit, ben là, c'est à toi de choisir. Je fais beaucoup de versions différentes.

Pour la progression de l'album, j'essaie d'équilibrer ça. Quand ça fait deux ans que tu fais un album, tu commences à connaître les moindres détails. Mais je trouve toujours quelque chose à améliorer. Pour celui-là, je suis assez satisfait. C'était important que la voix soit bien présente au début, et de laisser toute la place aux mots.

Quand Sylvain Cormier, journaliste culturel au *Devoir*, a écouté l'album, il m'a dit que toutes les allusions à l'espoir arrivaient à la fin. Oui, j'en conviens, mais reste qu'il y a de l'espoir !

C'est comme un constat de la situation et ensuite de là où on veut aller.

Exact.

Extraits de texte choisis par Siou

Le garage

Jésus-Christ en sanglot
Au-dessus du cadran
Le rabot, l'escabeau
Et la photo de Chartrand

Petit hymne aux Grands Rangs

Et aussi loin que le regard pourra porter
De la rivière des Odawas à l'archipel des Madeleine
De St-Venant à la toundra
Nous nourrirons le feu de nos villages
Le feu de nos villages

Puisque

Puisqu'il me reste très peu de temps
Pour inventer de nouveaux chants
De douces notes avec des mots
Je t'emmènerai près du ruisseau

[…] Aucune larme n'est inutile
Même en séchant elles sont utiles
Je veux d'un monde sans délire
Je veux le monde à embellir

Chemins forestiers

J'entendais chanter les arbres
Aujourd'hui ce n'est que vertige
Acouphènes jusqu'aux racines
J'entendais chanter les arbres

Tout près des trembles

Tout près des trembles
C'est ta voix qui me manque
Tout près des trembles
T'entendre parler de toi

[…] Tu aurais aimé
Les fleurs d'Émily
Tes désirs dévoilés
À travers ses poèmes



— **Yseult Picard,** journaliste dossiers société



Derrière les violences faites aux femmes

Marianne*, aujourd'hui âgée de 30 ans, avait la jeune vingtaine lorsqu'elle a rencontré son conjoint. Si tout allait bien les premiers mois, la jalousie a été le premier signe de violence. Puis, elle est tombée enceinte et un contrôle s'est installé, tranquillement, avec des reproches tels que : « *Tu parles encore à ta mère, à cette amie…* » Puis, la violence physique a débuté après l'accouchement. C'est souvent l'escalade subie par les femmes, de façon insidieuse.

« *Il m'a poussé dans un mur. Je suis partie quelques jours chez ma mère. Mon but, c'était de me séparer, mais je suis revenue. Il m'avait fait des promesses comme quoi il changerait, qu'il ferait une thérapie.* » Entretemps, le couple a déménagé en région avec leur enfant, ce qui a rendu les déplacements de Marianne plus difficiles lorsque son conjoint prenait le contrôle de la voiture.

Du 25 novembre au 10 décembre

Journées de sensibilisation contre la violence faite aux femmes

SOS VIOLENCE CONJUGALE

514 873-9010
1 800 363-9010

Pendant des années, Marianne a enduré les coups physiques et psychologiques, dont des menaces comme : « *Tu ne pourras pas vivre toute seule, tu n'auras pas une cenne* », jusqu'à de la violence sexuelle et économique (accumulation de dettes, privations) et qu'elle se mette à réfléchir sérieusement à la possibilité de quitter son conjoint. Les chiffres sont clairs : Une femme sur trois a déjà vécu de la violence au Québec, et à travers le monde. Cela inclut la violence conjugale ainsi que tous les autres abus et agressions.

Mélanie* a vécu, quant à elle, un abus sexuel à 9 ans. Pour l'obliger à garder le silence, son oncle menace de tuer le bébé qui était dans le ventre de sa mère. « *Non seulement je m'empêchais de parler parce que c'était mon oncle, mais aussi parce que j'avais vraiment peur qu'il le fasse.* » Sa personnalité de petite fille joyeuse a immédiatement changé : « *J'ai gardé le silence pendant des mois. Je pleurais, je faisais des cauchemars, j'avais des flash-back, ma mère ne me reconnaissait plus. Elle ne comprenait pas ce qui se passait, mais à un moment donné elle a insisté. Elle m'a dit : « Je sais qu'il s'est passé quelque chose.* »

Les violences faites aux femmes sont souvent perpétrées par des proches. Et au Québec, moins de 25 % des femmes victimes portent plainte. La violence se vit souvent en silence. Sauf que la mère de Mélanie l'a fait, elle a porté plainte avec sa fille, mais l'homme était déjà parti en cavale. Ce n'est qu'au bout de neuf longues années que la police l'a arrêté. Il n'aura fait que quelques mois de prison, et qui sait, de nombreuses autres victimes entre-temps.

Marianne, elle, a finalement décidé de quitter le domicile et de se réfugier dans une maison d'hébergement. Là-bas, elle s'est sentie en sécurité avec son enfant. C'est après que la violence a continué parce que les conjoints violents gardent parfois une emprise sur la femme, par le biais de l'enfant. Elle a toutefois choisi de ne pas porter plainte.

* noms d'emprunt

Demandes d'aide à la hausse

Chez SOS violence conjugale, le nombre d'appels téléphoniques est passé de 41 000 par année à 58 000, entre 2020 et 2022. « *C'est très bien*, affirme Manon Monastesse, directrice générale de la Fédération des maisons d'hébergement pour femmes (FMHF), *les femmes vont plus rapidement demander de l'aide et venir en maison d'hébergement, mais nous sommes victimes de notre succès : les maisons ont un taux d'occupation qui frise 100 %, et plus.* »

« *Ce n'est pas pour rien que des femmes se retrouvent en situation d'itinérance. Il n'y a rien de pire que de devoir dire non à une femme qui est dans la voiture avec ses enfants et qui cherche un endroit où aller.* »

Les organismes rejoindraient seulement 10 % des femmes victimes de violence. Combien de femmes vivant en région éloignée hésitent avant d'aller en maison d'hébergement, déplore la directrice : « *Ce n'est pas évident pour elles de quitter leur travail, de penser à se retrouver un logement, de changer les enfants d'école. De laisser leur vie, c'est un pensez-y bien.* »

La violence touche des femmes issues de toutes les classes sociales, sauf que celles que la violence vulnérabilise le plus ont souvent un lourd passé entaché de violences sur plusieurs plans.

Certaines ont subi des abus sexuels dans l'enfance, et de la violence familiale et conjugale dans plusieurs relations. « *Il y a un lourd passé derrière leur situation,* constate Anick Desrosiers, psychothérapeute auprès des femmes itinérantes ou à risque de le devenir, à La rue de femmes. *La précarité t'enlève des choix.* »

C'est pourquoi le travail des intervenants consiste aussi à les soutenir dans leur départ de la maison, à stabiliser leur situation financière, et à les aider dans le processus de dénonciation, parce que c'est une période à haut risque : la plupart des féminicides surviennent dans les six mois après avoir quitté un conjoint violent.

La sécurité des femmes : un élément crucial des services d'hébergement

Les maisons d'hébergement font leur possible pour assurer un accueil sécuritaire et chaleureux aux dizaines de femmes qu'elles hébergent. Mais les bas salaires du milieu communautaire n'incitent pas les intervenantes à demeurer en poste. Les nombreux changements ont une incidence sur la confiance que peuvent avoir les femmes envers le personnel.

La confidentialité des adresses et la discrétion des lieux d'hébergement sont aussi essentielles à la sécurité et à la confiance des femmes qui s'y trouvent. Souvent, elles vont préparer leur sortie petit à petit. Elles peuvent même apporter des effets personnels à la maison sans que leur conjoint le sache, de manière à préparer leur départ.

Dépendamment du moment où les femmes arrivent à la maison d'hébergement, elles peuvent recevoir un accueil plus ou moins attentionné. C'est sûr que si l'on compte seulement deux intervenantes pour 40 personnes, elles ne peuvent pas tellement se concentrer sur la douleur des victimes. Il n'y a pas tellement de place pour les émotions, elles s'occupent de leur donner un lit, et des informations importantes : où manger et placer leurs bagages. C'est plus tard qu'elles pourront les écouter.

«*Même si on n'est pas cette femme sur trois qui subit de la violence, toutes sont susceptibles d'en vivre*», estime Anick Desrosiers, psychothérapeute à La rue des femmes. Au Québec, et à l'échelle mondiale, plus de 30 % des femmes ont subi au moins une fois des violences physiques ou sexuelles. Ce chiffre ne tient pas compte du harcèlement ou de l'intimidation, du contrôle financier ni de la cyberviolence.

Selon l'ONU, ce sont les femmes qui sont le plus assassinées par leur partenaire intime ou un membre de leur famille (64 % de femmes, contre 36 % d'hommes) dans le monde.

Pendant la pandémie, et contrairement à ce qu'on pourrait croire, la violence a surgi lors des déconfinements, alors que les conjoints violents perdaient leur emprise sur leurs conjointes qui pouvaient enfin ressortir, après plusieurs mois confinés à avoir gardé un profil bas.

Les maisons d'hébergement, c'est chaque année :

- **Près de 3000 femmes et 1500 enfants hébergés.**
- **Près de 5000 femmes et enfants soutenus en externe.**
- **Plus de 50 000 appels d'urgence et de conseils.**
- **Plus de 175 000 suivis individuels.**



Au Canada, une femme ou une fille est tuée tous les deux jours. Au Québec, depuis le début 2022, on déplore 14 meurtres de femmes (féminicides). En 2021, il y en a eu 26, le plus haut chiffre depuis 13 ans. Cette année-là, les services de police constatent une hausse de 30 % des signalements par rapport à 2020.

Une dynamique de contrôle

«*L'idée ce n'est pas de dire que ce sont des hommes méchants, c'est juste que les faits démontrent une réalité. La violence faite aux femmes, c'est un contrôle. On vit encore dans une société patriarcale*», souligne Manon Monastesse, aussi membre du comité consultatif du coroner avec qui chaque année elle analyse les dossiers de féminicides.

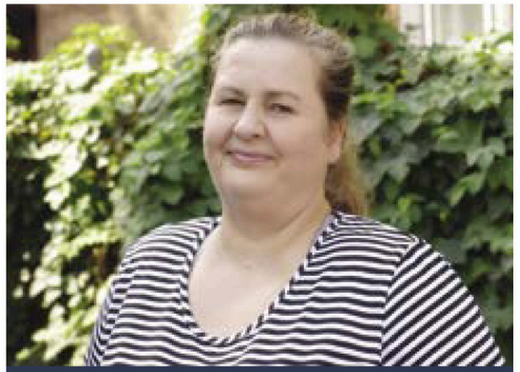
«*Dès le plus jeune âge, les femmes sont conditionnées à plaire, à se préoccuper des autres. Voulant aussi maintenir l'harmonie familiale, elles finiront par accepter des comportements intolérables dans leurs relations amoureuses*», peut-on lire dans un document du Regroupement des maisons pour femmes victimes de violences conjugales.

Le meurtre est un aboutissement fatal à des comportements violents graduels. «*Une fois que la dynamique est instaurée, le partenaire n'a même plus besoin de frapper*», précise Mme Desrosiers. Plus de contrôle et plus de dépendance amènent la victime à se remettre en question, l'agresseur la rabaisse, sème le doute, mine sa confiance, et la coince dans l'isolement ; coupant les liens avec ses amis et sa famille. Il lit ses messages, ses courriels, traque ses déplacements, etc.

Plusieurs raisons retiennent ces femmes de mettre un terme à une telle relation. Et la trajectoire pour s'en sortir n'est pas linéaire. «*Il y a souvent plusieurs retours avec la personne. Les femmes trouvent d'autres qualités à leurs conjoints. Ils ne sont pas «seulement violents»*, signale la psychothérapeute. Et puis la femme qui est aussi mère tente souvent de protéger le père en évitant de le dénoncer, pensant ainsi mieux protéger ses enfants.

C'est ce qui est arrivé à Marianne. Au début elle tentait d'éviter une séparation, puis elle s'est dit : «*À quoi bon rester, si c'est pour que mon enfant grandisse là-dedans ?*» Sauf que c'est à ce moment-là qu'a débuté la violence post-séparation pour elle, comme pour bon nombre de mères qui se séparent d'un conjoint contrôlant.

Mais lorsque l'homme violent perd le contrôle et tue sa conjointe ou son ex-conjointe, «*c'est prouvé par des études qu'il agit par désir de vengeance, et pour maintenir la domination,* explique Mme Monastesse. *Si elle n'est pas avec moi, elle ne sera avec personne. Ce n'est pas une question de dépression ou de santé mentale, c'est clairement une volonté d'affirmer son contrôle.*» Tuer est la forme extrême de domination. Et le meurtre des enfants en est une aussi.



«La violence est une manifestation du fait qu'on n'a pas atteint une véritable égalité»

- Manon Monastesse, directrice générale de la Fédération des maisons d'hébergement pour femmes (FMHF)

Du côté des hommes

La violence n'est pas toujours apparente. Les comportements peuvent aller de la marque la plus subtile comme bouder, à la plus évidente, comme l'agression sexuelle. «*Aujourd'hui nos intervenants travaillent avec les hommes pour les responsabiliser et leur montrer qu'ils ont le devoir de faire le choix de la non-violence. Nous devons constamment insister sur ce qu'est une attitude violente parce que les hommes ne le savent pas toujours*», explique Sabrina Nadeau, directrice de À cœur d'homme, un réseau provincial d'une trentaine d'organismes d'aide aux hommes.

Janick, un ex-homme violent témoigne de son parcours en thérapie: «*Je pouvais la bouder pendant six jours. Elle arrivait quasiment en rampant pour me parler. Ça aussi c'est une forme de violence.*» Toutefois, même en se sentant coupable, c'est en s'exprimant que les hommes en prennent conscience: «*Je n'étais vraiment pas bien dans ma peau. Pour me convaincre de venir aux rencontres, l'intervenante m'a dit: "Ça va te faire du bien". C'est là que j'ai dit "Oui".*»





«Il ya des comportements violents plus subtils, qui sont des formes de contrôle, d'harcèlement et de violences sexuelles, par exemple. Et les hommes n'en sont pas toujours conscients»

- Sabrina Nadeau,
directrice générale du réseau
À cœur d'hommes

Des interventions plus sensibles

Au Québec, 86% des 22 000 infractions commises en contexte de violence conjugale concernent des femmes, et pour les agressions sexuelles ce sont 97%. Devant cette réalité, les policiers ont remis en question leurs pratiques face à une forme de violence autrefois considérée comme n'importe quelle autre voie de fait. Et les policiers d'expérience le constatent également. Cette violence était moins nommée, moins mise sur la place publique.

Aujourd'hui les services de police sont dotés d'unités spécialisées et des formations leurs sont offertes. Ils sont mieux préparés pour identifier les risques d'homicides liés aux violences conjugales. Également, les hommes violents connus des services de police ont un suivi plus serré. Les policiers sont aussi plus outillés pour accompagner les victimes et les agresseurs tout au long du processus judiciaire. Même chose pour les avocats qui commencent à se former.

Pendant ce temps, le gouvernement s'attaque au problème en mettant sur pied des projets pilotes comme les tribunaux spécialisés en violence conjugale et sexuelle, ainsi que des cellules d'intervention rapide: lorsqu'un intervenant identifie un risque de féminicide, tous les autres acteurs impliqués dans le dossier se mettent sur le qui-vive afin d'intervenir rapidement.

«*Dans une région comme l'Abitibi,* illustre Sabrina Nadeau, *en une année, il y a peut-être eu 60 cellules d'intervention qui se sont mises en place, ce qui veut aussi dire que ce sont 60 femmes sauvées.*» L'implantation d'une ligne d'aide 24h/24h, 7j/7 destinée aux hommes serait aussi en discussion.

Concernant les bracelets électroniques antirapprochement, le projet-pilote a mis en lumière certaines lacunes de logistique. Il s'agit d'une technologie qui fonctionne par internet ce qui crée des problèmes d'accès au réseau en région éloignée.

Une réhabilitation possible

«*Les hommes qui entament une démarche de réhabilitation sont conviés à des rencontres de groupe,* décrit la directrice générale de À cœur d'hommes. *Certains hommes n'ont jamais parlé de leurs émotions, alors en groupe, ils entendent les autres dire des choses et peuvent s'y identifier facilement.*»

«*On leur donne un espace thérapeutique, mais aussi des informations juridiques qui peuvent les aider à communiquer, à comprendre le vocabulaire et leurs droits. Ils trouvent cela très aidant*», explique l'avocat et médiateur Stéphane Bisson qui travaille pour l'organisme de soutien thérapeutique pour les hommes, Pro-Gam à Montréal.

Les organismes qui travaillent auprès des agresseurs et des victimes savent d'ailleurs que la violence n'est pas seulement un problème individuel: la violence, c'est un choix, oui, mais c'est socialement toléré, résume Mme Monastesse qui se dit toujours déçue de voir que les hommes se sentent visés individuellement. L'important, c'est d'en parler pour ne pas que les victimes de cette épidémie invisible soient mises de côté.

Du moins pour Janick qui a accepté de fréquenter le groupe d'aide, parler et faire de l'introspection lui aura permis d'avoir le plus beau compliment qu'il aurait espéré de la part de sa fille: «*Elle m'a dit que j'avais l'air mieux dans ma peau, que ça paraissait que j'avais fait du chemin. On venait de me donner quatre poumons!*» ■

L'Assemblée générale de l'ONU a adopté en 1993 la Déclaration sur l'élimination de la violence à l'égard des femmes.

Ces violences constituent la manifestation la plus aiguë de l'inégalité homme-femme.
La déclaration les lie explicitement à la domination des hommes et à la subordination des femmes.

Violence et santé mentale

Une policière parle après 18 ans



FREDERIQUE MENARD AUBIN

Martine Laurier accepte aujourd'hui de parler à visage découvert de ce qui a longtemps été un poids lourd à porter. Victime de contrôle et agressée par le père de ses enfants, elle a longtemps souffert en silence pour protéger ses enfants, mais aussi sa profession. Quand on est policière, difficile d'admettre qu'on souffre et qu'on a besoin d'aide. Voici son témoignage.

À la fin des années 80, le vent était en train de changer, mais il arrivait encore souvent que dans un couple, l'homme voulait contrôler la famille, notamment sa femme. « *Il me faisait tout payer à moitié, alors qu'il gagnait le double de ce que je gagnais. Moi je pensais que c'était normal. J'ai fait mon cours à l'école de police pour acquérir une autonomie financière me mettant d'égal à égal avec lui.* »

Un jour que son ex-conjoint revenait d'un contrat de deux semaines à l'extérieur, pendant lequel elle s'était occupée seule des enfants, et alors qu'elle terminait un *shift* de nuit, lui, avait décidé de reprendre le contrôle. « *Il insinuait que je faisais toutes sortes de choses comme le tromper, et il m'a prise de force.* »

Elle a décidé de dénoncer 18 ans plus tard ce que son ex-mari lui a fait subir. « *Quand je suis devenue enquêteuse j'ai acquis une confiance en moi et des compétences. Alors, j'ai décidé qu'il était temps de remettre les pendules à l'heure. Ce n'était pas pour régler des comptes, mais pour reprendre le pouvoir sur ma vie. Pendant des années je me suis fait traiter de folle.* »

« *Je sais ce que c'est que de se sentir ambivalente, je pensais qu'en protégeant mon mari, je protègerais mes enfants. Et puis ça m'a pris du temps de reconnaître que j'étais une victime.* »

Le problème avec la violence conjugale c'est la difficulté d'en parler, dit-elle. « *C'est la même chose avec les idées suicidaires, c'est le seul outil de prévention.* » C'est pourquoi une fois à la retraite, Martine Laurier a décidé de donner des ateliers, de témoigner, pour aider les collègues qui souffraient en silence.

Aujourd'hui, elle accompagne plusieurs victimes dans le difficile parcours de la dénonciation. ■

www.vigilanceml.ca



De l'uniforme au désir d'en finir : Des outils pour déceler la détresse

Martine Laurier
en collaboration
avec Catherine Lafrance

Éditions Druide, 2022, 284 pages



par Audréanne Smith, TOMS

*La **TOMS**, Table des organismes communautaires montréalais de lutte contre le VIH/sida est un regroupement sectoriel régional qui compte 31 organismes membres. Sa mission est de soutenir, promouvoir les actions et défendre les intérêts de nos membres et des communautés qu'ils représentent.*

La crise des surdoses, dont un enjeu important est la contamination des drogues en circulation libre, est certes un sujet d'actualité, mais qui fait partie avant tout du quotidien de nos communautés depuis plus d'une dizaine d'années. Il s'agit d'une situation qui préoccupe autant les groupes communautaires et les personnes qui gravitent autour que les proches des personnes décédées ou affectées dans leur santé et bien-être par les surdoses.

Nous profitons donc de cette plateforme pour souligner notre reconnaissance quant à la résilience des personnes qui ont perdu des proches, ou qui ont vécu des expériences indésirables elles-mêmes faute de politiques humaines et efficaces sur les drogues. L'absence d'actions concrètes d'envergure visant la décriminalisation des drogues, ou le refus d'agir et ignorer la question comporte un prix, que nos communautés paient chaque jour. L'inquiétude quant à l'acceptabilité sociale n'a jamais été une raison valable pour justifier cette inaction, comme en témoigne la couverture médiatique de masse des derniers mois. Les mobilisations interdisciplinaires au développement de réponses aux surdoses s'organisent de façon autonome depuis plusieurs années; c'est pourquoi le CAMS (Comité d'Actions Montréalais sur les Surdoses), composé de 21 organismes membres de la TOMS, a développé le ***Projet d'observation des drogues et des surdoses***, ou le **PODS**.

C'est un projet qui permet de signaler via son site internet www.surdosesmontreal.com toute situation qui t'apparaît comme une mauvaise expérience de consommation ou une surdose qui nécessite de la naloxone; peu importe la fréquence, la quantité ou la méthode utilisée pour consommer. Ce peut être après avoir consommé du *speed*, par exemple, et que tu t'es retrouvé.e à cogner des clous plutôt que de ressentir les effets stimulants que cette substance est typiquement supposée provoquer. Ce peut être un indice que ta dose a été mélangée avec un ou des agents de coupe, dont la liste évolue rapidement. Donc, le PODS c'est pour tout le monde, parce que ça peut toucher n'importe qui. Toi comme quelqu'un de ton entourage : famille, voisin.e, collègue, client.e, que tu ne connais pas, mais qui fréquente les mêmes espaces que toi. On t'encourage à utiliser le PODS comme témoin d'une situation de conso présentant un potentiel de risque pour la santé ou après en avoir entendu parler. Ça peut être en tant que festivalièr.e, dans un bar, dans la rue…

Le PODS est alimenté de façon volontaire et permettra d'assurer un décloisonnement de l'accès à de l'information sur ce qui se passe sur le terrain dans un temps rapide en limitant les intermédiaires. Les données sont recueillies par questionnaire afin de dresser un portrait des substances à surveiller pour adapter les réponses d'intervention et messages de prévention d'organisations communautaires, favoriser la capacité d'agir des personnes qui consomment et sensibiliser la population aux enjeux des surdoses. De ces signalements sont soutirées des informations, ensuite partagées par notifications nommées 'Info-PODS' via un système d'inscription par texto et messagerie électronique.

Aucun renseignement personnel n'est nécessaire ni demandé pour compléter les questions; la démarche est confidentielle quant à la provenance du signalement et l'identité de son auteur.e. Le PODS se veut un outil de soutien complémentaire aux efforts (présents et futurs) déployés par les organismes communautaires et rend l'information accessible à la population, peu importe son degré d'affiliation aux communautés qui consomment. Parce que comme le dit l'expression : un peuple uni jamais ne sera vaincu. ■

TOMS
TABLE DES ORGANISMES COMMUNAUTAIRES MONTRÉALAIS DE LUTTE CONTRE LE SIDA

RAPSIM Le réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes de Montréal
www.rapsim.org | Tél. : 514 879-1949

Chronique payée
Les propos exprimés dans cette chronique n'engagent que les auteurs.

1er décembre 2022

Vivre avec le VIH selon vous...

Vivre normalement

L'un des inconvénients, très irritant, c'est d'avoir l'équivalent de la gastro. Quand tu en as plusieurs fois par mois, c'est dur. Il faut faire très attention à son alimentation. Mais on peut vivre normalement avec le VIH. Les médicaments stabilisent bien la maladie. Et le suivi médical n'est pas si lourd. Mais pour les relations, c'est difficile. Il y a souvent un malaise. On s'y habitue.

JEANNETTE DEVOST
CAMELOT MONT-ROYAL / BERRI

Inquiétude permanente

J'ai peur d'attraper le VIH en ayant des aventures. C'est l'inconnu et ça m'inquiéterait tout le temps si je l'avais, de peur d'en mourir. Heureusement, on est beaucoup plus avancé qu'avant au niveau des médicaments. Je pense que c'est possible de vivre normalement, mais il faut être franc avec les autres.

DENIS BOURGEOIS
PHARMAPRIX JEAN-TALON / CHRISTOPHE COLOMB

C'est l'enfer!

Avoir le VIH, c'est être obligé de prendre des médicaments tous les jours, et de faire attention à ne pas se blesser pour ne pas contaminer ses proches, par exemple. J'ai vu, il y a un mois et demi environ, sur une publicité, qu'une personne atteinte du VIH n'est plus contagieuse si elle a une bonne médication. Je ne le savais pas avant.

BENOIT CHARTIER
CAMELOT SAQ, MASSON / 3E AVENUE

Comme pour un itinérant

Je dirais que vivre avec le VIH c'est comme être itinérant. Chaque jour, tu t'encourages toi-même à fonctionner. Je trouverais ça dur si ça m'arrivait. Mais avec les traitements d'aujourd'hui, c'est mieux qu'avant. Je me dis que c'est comme le cancer, on peut en mourir un jour.

MAXIME VALCOURT
THÉÂTRES DU NOUVEAU MONDE ET DU RIDEAU VERT

Accompagner dans la maladie

C'est très difficile de vivre avec ce virus. J'ai connu quelqu'un qui l'avait. Je l'ai souvent accompagné à l'hôpital pour ses suivis médicaux. Il avait un bon moral et était stable, mais certains jours étaient plus durs que d'autres. Aujourd'hui, il est décédé. J'ai trouvé ça difficile de le voir malade, alors que quand on était bénévoles ensemble à l'hôpital Saint-Luc, il était très en forme.

RONALD CINQ-MARS
CAMELOT CHAMPLAIN / ONTARIO

Dur à vivre

Je pense que ça ne gêne en rien d'avoir le VIH. Que la personne soit malade ou pas, moi ça ne m'empêche pas de discuter avec elle. Mais je pense que les personnes qui l'ont doivent se sentir mal. Ça ne doit pas être facile de savoir qu'on ne peut pas guérir d'une maladie. J'ai connu un gars qui avait le sida. Il n'a vécu que quatre ans.

DIANE GARIÉPY
MÉTRO SQUARE-VICTORIA-OACI

Intense, dur, triste!

C'est quelque chose qu'on a à vie, alors il faut apprendre à vivre avec. Il y a des médicaments pour cela et je pense que c'est important d'avoir un suivi médical régulier. Ça fait peur, parce que les gens ne voudront plus avoir de relations sexuelles. Mais c'est important de le dire quand même. Ça doit créer de l'anxiété, mettons quand on veut un enfant.

NICOLAS LECLAIR
MÉTRO VIAU

Manon magasine l'emploi

Au printemps dernier, je suis allée au Salon de l'emploi et de la formation continue à Montréal, que j'avais vu annoncé à *TVA Nouvelles*. J'ai pensé à Stéphane du Centre de ressources éducatives et pédagogiques (CREP), qui intervient auprès des participants en préemployabilité de L'Itinéraire.



par Manon Fortier
Camelot Village Champlain et métro Angrignon



Stéphane montre comment « complimenter » les employeurs. Par exemple : mettons que je vois une employeuse avec des tattoos. Je pourrais lui dire : « *Oh, ils sont beaux vos tattoos !* » Trouvez-vous que je sois téteuse ? Les camelots me diraient : « *Non. Et en plus,* m'a dit Stéphane, *tu as réussi à la faire parler en lui demandant ce que c'était* ».

Le salon des opportunités

Au Salon de l'emploi, j'ai vu Stéphane. Il était face à moi, à environ trois mètres. Il s'est tourné de bord et là, je lui ai dit d'une voix un peu forte : « Stéphane ! » On a alors piqué une petite jasette. Dans cette conversation, il m'a demandé si je voulais parler du Salon de l'emploi au groupe de participants du CREP. Il disait que j'étais la seule à y être allée.

Je disais aux personnes des kiosques employeurs que j'avais vu l'annonce du Salon aux nouvelles de TVA. Beaucoup de personnes présentes, surtout des entreprises de sécurité, me connaissaient déjà, pour avoir travaillé dans ce secteur.

Ce salon était une place où on se sentait bien, et il était très bien organisé ; mieux que les salons où j'avais été auparavant. Des responsables m'ont expliqué qu'avec les années, ils avaient pris de l'expérience.

À l'un des kiosques, un photographe professionnel prenait gratuitement des photos des visiteurs comme des exposants. J'y suis allée. Ils ont pris plusieurs portraits de moi, avec mes lunettes. Ça faisait un style de vedette. Le photographe m'a ensuite dit d'enlever mes lunettes pour d'autres photos. Puis spontanément, il m'a parlé de la morphologie de mon visage. Il trouvait que j'avais des airs italien ou mexicain… J'ai ajouté à sa demande : « Autochtone ? » Il m'a répondu : « *Oui, c'est ça !* »

En route vers l'emploi

Puis, j'ai été au kiosque du YWCA, le Y des femmes. Je m'y suis inscrite, comme à plusieurs autres kiosques. J'ai reçu plusieurs appels à la suite de ces inscriptions, mais je n'en ai choisi qu'un, le YWCA, pour qu'il m'aide à créer un CV.

Ils m'ont fait remplir des documents pour intégrer leur programme *Femmes vers l'emploi (FVE)*. Ils m'ont donné un cours de la CNESST sur le harcèlement, autant psychologique que physique. J'ai aussi eu un cours de secourisme, donné par des ambulanciers.

Ils nous forment également sur la façon de se présenter à un employeur. Je m'exerçais avec une autre personne à faire des entrevues. Ils m'ont expliqué qu'il faut se rappeler qu'un employeur est une personne comme toi et moi. Alors que dans ma tête, c'était comme une vedette qui m'impressionnait.

On peut être stressé, avoir le trac à cause de ça, mais pas de panique !

J'ai aussi suivi des cours d'informatique pour pouvoir remplir des documents en ligne et envoyer des courriels.

Ils pouvaient nous référer pour travailler directement au YWCA, comme caissière ou vendeuse à la boutique friperie Fringues, qui appartient au Y des femmes. Ils ont aussi d'autres postes. On a également reçu des coupons-rabais de 10 $ pour s'acheter du linge chez *Fringues*.

J'lâche pas la patate !

À la fin des quelques formations, j'ai reçu une attestation.

J'ai terminé le programme le 9 septembre dernier. Je veux renouveler mes cartes professionnelles dans le milieu de la sécurité privée. Je peux aller chercher mon permis temporaire quand même, mais il faudrait que je le renouvelle et donc que je le paye, tous les trois mois. Le mieux serait de retourner en formation, pour obtenir un permis à renouveler tous les cinq ans.

Ce texte est la suite du mot de camelot : ***Candidature spontanée***, paru dans le numéro du 15 mai 2022 de *L'Itinéraire*. À ceux qui l'ont lu : Manon n'attend plus de peanuts ! ■



Mot de camelot publié dans le numéro du 15 mai 2022

Candidature spontanée

Ce matin, un écureuil m'a convaincue de répondre à votre annonce. Néanmoins, il trouve que le salaire n'est pas assez élevé. Il me suggère de négocier. Il est prêt à accepter une partie de la rémunération en biscuits et en peanuts, qu'on partagera ensemble. Ça lui donne des maux de foie et d'estomac, mais pourtant il en raffole. Il est impossible de le raisonner à ce sujet.

Sans emploi, je viens de me rendre compte que je n'ai plus d'argent. Évidemment je préférerais ne pas rester là à me tourner les pouces de temps en temps, parce que rien faire, je suis pas capable ! C'est pourquoi je réponds à votre annonce.

Je sors d'une expérience au fond d'une grotte sans lumière, faisant suite à une expédition de spéléologie amateur ayant mal tourné. Pendant ce temps presque personne n'a daigné me venir en aide, surtout pas ceux qui font semblant de lancer une ligne à pêche pour essayer de m'aider. Personne ne s'est soucié que je tombe dans ce trou. Dernièrement j'ai crevé de faim, j'aurais pu mourir, ça n'aurait fait aucune différence. C'est pourquoi ma recherche d'emploi devient urgente !

Mes expériences en tant que descendante d'un singe psychotique avec un bonnet font que je suis de nature affable avec des qualités de mérou sans tête qui envoie une fusée au plus haut point. Et je suis tout à fait capable d'élaborer une stratégie de communication. Je parle aux perroquets, aux plantes, à la télévision : pendant un film je leur dis quoi faire comme si j'étais dans le film.

Je reste à votre disposition pour tout renseignement ou entretien, même si je ne suis pas souvent disponible.

Voilà ! Donnez-moi des nouvelles, ça me fera plaisir.

L'écureuil (conseiller en emploi) et Manon qui vous envoient des peanuts.



COCQ-SIDA

Membre de la Coalition Internationale Sida

La volonté de mettre fin au sida et à la transmission du VIH
(Volet 1)

Nous vivons un moment opportun et déterminant dans la lutte contre le fléau du VIH/sida, lutte que nos communautés mènent depuis une quarantaine d'années. Opportun, car nous avons à notre portée les outils nécessaires pour y mettre fin, mais déterminant parce que ça va prendre une volonté de tous·tes les acteur·trices pour déployer ces outils de manière optimale.

Pour atteindre cet objectif d'élimination du sida et de la transmission du VIH, les organismes communautaires québécois de lutte contre le VIH/sida ont identifié des cibles prioritaires et diverses actions pour les atteindre; actions dont certaines relèvent des gouvernements, et pas seulement en matière de financement.

Amélioration de l'accès au dépistage

L'un des objectifs de l'ONUSIDA est que, d'ici 2025, 95 % des personnes vivant avec le VIH connaissent leur statut. Selon l'Agence de la Santé publique du Canada, nous avons à peine atteint l'objectif de 90 % en 2020, laissant jusqu'à 10 % de personnes séropositives au VIH ignorant leur statut. Dans les nouveaux cas de VIH, il y a une proportion inacceptable de personnes qui découvrent leur statut tardivement, après des atteintes importantes à leur système immunitaire. Ajoutons que la réaffectation des ressources infirmières lors de l'épidémie de la COVID-19 a causé une diminution des tests de dépistage réalisés au Québec de 18,4 % entre 2019 et 2020.

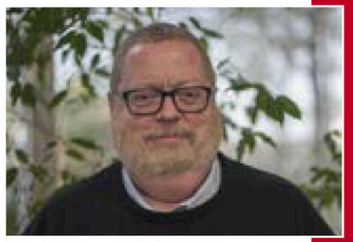
Pour contrer ce portrait peu flatteur, il est impératif d'agir afin d'améliorer l'accès au dépistage. Certaines des actions identifiées pour atteindre cette cible sont **l'habilitation des intervenant·es communautaires à réaliser certains types de tests de dépistage, la disponibilité et l'accessibilité aux autotests VIH** et surtout **la déstigmatisation et la normalisation du dépistage régulier**. Récemment, le gouvernement fédéral a agi en ce sens en rendant accessible, durant une année seulement, une quantité définie d'autotests. Cette action que nous considérons positivement ne peut être efficace que si elle est pérennisée.

Soutien à l'adhésion au traitement

Il existe plusieurs traitements efficaces qui peuvent contrôler le VIH ou qui en empêchent l'infection (ex.: la PrEP). Bien que ces traitements soient couverts par les divers types d'assurance médicaments disponibles au Québec, ils ne sont malheureusement pas accessibles à tous·tes. Dans l'ensemble des couvertures d'assurance, même celle du gouvernement provincial, une part du coût est à la charge de l'individu. Et ce coût, lorsqu'il est question d'antirétroviraux, peut être substantiel. Cette charge constitue un obstacle majeur pour plusieurs personnes vivant avec le VIH. Par exemple, une personne qui travaille au salaire minimum, à temps plein, doit prioritairement se nourrir et se loger. Ainsi, il est possible qu'elle ne soit pas capable de payer son traitement tous les mois. Cette charge est donc une barrière à l'adhésion au traitement; barrière qui peut être soulevée par **l'accès gratuit aux antirétroviraux, tant pour traiter que pour prévenir l'infection par le VIH**. De plus, comme il a été fait pour contrer la pandémie de la COVID-19, cette gratuité doit s'étendre à toute personne qui se trouve sur le territoire québécois, peu importe son statut de citoyenneté.

Le mouvement communautaire de lutte contre le VIH/sida et les communautés mobilisées autour de lui sont prêt·es à assumer leurs rôles dans cette démarche vers la fin du VIH, mais ne peuvent pas le faire seul·es. Cela nécessite la volonté et la mobilisation des décideur·euses des trois niveaux gouvernementaux – municipal, provincial, fédéral – afin d'investir, d'effectuer les change-ments nécessaires pour abattre les barrières d'accès au dépistage et au traitement et de déployer tous les outils essentiels pour contrer toutes nouvelles infections et pour permettre une adhésion optimale au traitement; le tout dans le but de mettre fin à l'épidémie du VIH/sida au Québec.

Nous sommes prêt·es. Et vous?



Ken Monteith
Directeur général
COCQ-SIDA
www.cocqsida.com



Les propos exprimés dans cette chronique n'engagent que l'auteur.

En toute **liberté**



par Mathieu Thériault
Camelot rue Bernard/De l'Épée

Quand ça arrive près de chez vous

Quand on m'a informé que le prochain thème de *L'Itinéraire* portait sur la violence conjugale, mon premier réflexe a été de dire: «*non merci, je vais passer mon tour*». Non parce que je ne considère pas cet enjeu de société comme étant vraiment important, qui devrait interpeller tout le monde, mais plutôt parce qu'en tant qu'homme hétéro, ma première pensée a été: «*Je n'ai jamais vécu de violence domestique et probablement que je n'en vivrai jamais*». Donc, qui suis-je pour en parler alors que tant de victimes vivent toujours dans le silence, la honte, la souffrance et la culpabilité? Aussi, parce que je suis fort conscient que ma première pensée, aucune femme ne pourrait la formuler avec une telle assurance. Car tous les chiffres le montrent: si elle n'en a jamais souffert, rien ne lui permet de dire qu'elle en est à l'abri.

Sans vouloir politiser inutilement la question, je dois dire que je ressens toujours un certain malaise quand j'entends le premier ministre Legault dire que l'égalité homme-femme serait parmi les rares «valeurs fondamentales» de la société québécoise qui feraient consensus, surtout lorsqu'on s'attarde au déséquilibre effarant entre ce qu'hommes et femmes vivent à ce niveau. Un malaise qui, dans mon cas, ne va qu'en s'empirant lorsque ce même PM cherche à alimenter une fausse division entre Québécois «de souche» et certaines communautés immigrantes, laissant supposer que nous aurions «nous» des valeurs plus évoluées et «eux» des valeurs archaïques.

Et parmi tes amis

J'avais, il y a quelque temps, une personne proche de moi parmi mon groupe de copains les plus intimes, du genre qu'on invite dans sa famille à Noël. J'ai appris au bout de plusieurs années que celui-ci avait des attitudes violentes et inacceptables envers sa conjointe. Pour situer un peu le contexte, disons que notre groupe de camarades n'était pas particulièrement enclin à faire confiance à la police ou au système de justice «officiel» quand venait le temps de résoudre les conflits d'importance. La question se posait: «*OK, mais on fait quoi alors?*»

Nous avons donc choisi d'adopter une certaine forme de justice réparatrice ou alternative, en commençant par le confronter à ses contradictions les plus évidentes. La moindre étant de savoir: «*Comment peux-tu prétendre lutter pour plus de justice sociale alors que tu fais tout le contraire dans ta vie privée?*»

Comme notre ami semblait démontrer un remord sincère et une réelle volonté de se prendre en main (demandes d'aide, consultation, thérapie, etc.), nous nous étions dit qu'il méritait une seconde chance. Qu'à divers degrés, nous avions tous déjà fait des erreurs dans nos vies et qu'une prise de conscience sincère et un désir de changement sont de puissants moteurs!

Lorsqu'on critique la justice (qui au moins impose une peine avec un début et une fin), il ne faut pas non plus se montrer encore plus tyrannique que celle-ci. Malheureusement, l'ami a récidivé plus tard. Pour nous, c'était le pas de trop, la ligne rouge comme on dit. Nous ne nous sommes plus jamais vus ou reparlés depuis. À ce jour, c'est toujours un souvenir difficile, une amitié perdue, mais surtout des vies de femmes brisées. Aurions-nous pu mieux faire? Appeler la police? Tenter de prévenir les coups? Des épisodes du genre viennent bousculer tout ce qu'on croit savoir de la justice, de l'amitié et de la réhabilitation. Et je n'ai toujours pas les bonnes réponses... ■

ON SE FAIT NOTRE CINÉMA



Agathe Melançon
Camelot Métro Lionel-Groulx

PHOTOS FOURNIES PAR MEDIAFILM



UN HOMME MEILLEUR (*A BETTER MAN*)

La violence et les émotions refoulées depuis l'enfance peuvent devenir une bombe à retardement à l'âge adulte. On parle souvent du soutien des femmes victimes de violences conjugales, mais qu'en est-il des hommes violents face à leurs propres comportements ?

Face à sa guérison

C'est l'histoire d'une rencontre entre une victime et son agresseur, 20 ans après les faits. Attiya Khan, ex-victime de violence conjugale devenue conseillère et défenseure des femmes et des enfants victimes de maltraitances, femme active dans son milieu et féministe, croise au hasard d'une rue, Steve, son premier conjoint et agresseur de l'époque. Dans son cheminement de guérison, elle lui propose de participer au projet documentaire *Un homme meilleur*, réalisé en collaboration avec Lawrence Jackman.

Le fil directeur de ce documentaire est celui de la conversation, sans confrontation ni reproches, entre la victime et son bourreau. Attiya Khan et Steve se rappellent, décrivent en détail des scènes d'une violence inouïe, tentent de comprendre et de guérir. On y découvre les deux côtés de la violence conjugale, et surtout, à quel point son émission est hors de contrôle, par manque d'outils et de soutien. Accompagnés dans ce processus par une ressource externe qui vient en aide aux hommes violents, on suit l'ancien couple dans ses souvenirs racontés, la visite de lieux communs, toute une gamme d'émotions, des questions, des listes de blessures.

En parallèle, on découvre la nouvelle vie de cette survivante, des bribes d'images des soins psychiques et corporels qu'elle s'accorde pour s'aider. Un visuel qui contraste avec la dureté des propos, les rend moins pénibles, et partage le chemin parcouru de celle qui s'en est sortie.

Le rôle de l'école

Au-delà du documentaire, *Un homme meilleur* est un outil pédagogique et de discussion, utilisable tant en milieu de travail pour sensibiliser les hommes adultes que dans les écoles pour travailler sur la violence et ses conséquences. Un rôle que l'établissement scolaire d'Attiya Khan et Steve aurait pu tenir et dont l'inaction des intervenants scolaires est sous-entendue dans le long métrage. Attiya Khan découvre alors, 20 plus tard, que cet espace aurait pu l'aider à se protéger, soupçonnant qu'elle était en détresse.

Un homme meilleur est disponible en français et en anglais. Il devrait être traduit dans toutes les langues de par l'importance de son message : S'en sortir est possible, et la violence des hommes n'est pas coulée dans le béton. Ils peuvent cheminer et devenir de meilleures personnes !

Liste des ressources disponibles au Québec sur quebec.ca mot clef: violence conjugale

Sos violence conjugale :

1 800 363-9010

Réseau d'aide aux hommes pour une société sans violence, À cœur d'homme :

1 877 660-7799

SUGGESTIONS MEDIAFILM

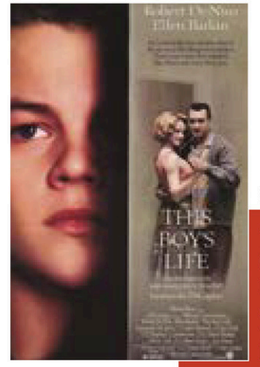
Les cotes Mediafilm : [1] Chef-d'oeuvre [2] Remarquable [3] Très bon [4] Bon [5] Moyen [6] Pauvre [7] Minable



Cote Mediafilm [4]

Un homme meilleur (A better man)
Documentaire de Lawrence Jackman et Attiya Khan, 78 minutes, Canada, 2017

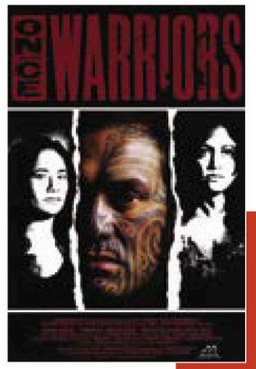
La coréalisatrice Attiya Khan convainc son ex-petit ami du secondaire de réfléchir à leur relation d'il y a 20 ans, marquée par des abus sexuels et de la violence psychologique. Un document brut d'actualité et éprouvant à regarder par moment.



Cote Mediafilm [4]

Tu seras un homme... (This Boy's Life)
Drame psychologique de Michael Caton-Jones, 115 minutes, États-Unis, 1993

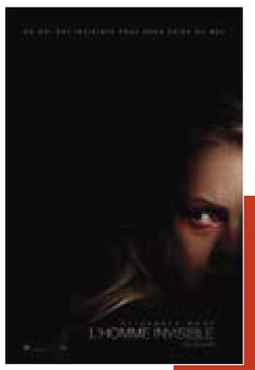
Aspirant à une vie meilleure, Caroline Wolff s'installe en 1957 avec son fils Tobias à Seattle après des années de déménagements successifs. Faute de stabilité, le jeune garçon sombre peu à peu dans la petite délinquance. Lorsque Caroline rencontre Dwight, elle croit trouver en lui le modèle idéal pour son jeune fils, mais ce dernier se révèle tyrannique et très violent.



Cote Mediafilm [2]

Nous étions guerriers, (Once We Were Warriors)
Drame social de Lee Tamahori, 99 minutes, Nouvelle-Zélande, 1994

Une mère de famille aborigène accepte de plus en plus mal le climat de violence que fait régner autour de lui son mari macho. Depuis quelque temps, il boit plus que de raison et devient de plus en plus violent. L'amour de Beth ne suffit plus à maintenir la cohésion familiale et les drames familiaux donneront à cette mère la force de changer de vie.



Cote Mediafilm [4]

L'homme invisible (The Invisible Man)
Adaptation libre du roman d'H.G. Wells. *Thriller* de Leigh Whannell, 124 minutes, États-Unis, 2020

Cecilia Kass a pour petit ami Adrian Griffin, un riche scientifique contrôlant, narcissique et sociopathe. Une nuit, elle se décide enfin à le quitter. Celui-ci est déclaré mort quelque temps plus tard. Elle, se dit persécutée par sa présence invisible.

Les recommandations, résumés et avis sont fournis gracieusement par Mediafilm. Envie de voir ou revoir ces films ? Allez droit aux vues en consultant le site ouvoir.ca.

ouvoir.ca

Espace SCIENCES

L'ITINÉRAIRE



par Gabriel Lavoie
Participant assistant journaliste
Camelot marché Metro
chemin Chambly, Longueuil

Tout est science. Des confins de l'univers à la nature qui nous entoure, dans la technologie de tous les jours en passant par la vie sur Terre, la science est partout.

1

Gaz à effet de serre, de nouveaux records dangereux

Les émissions de CO_2 (dioxyde de carbone) ont atteint des sommets en 2021. Comme celles de méthane, et de protoxyde d'azote mieux connu sous le nom de gaz hilarant. Ces gaz sont à eux seuls responsables de plus de 75 % des émissions qui participent au réchauffement climatique et à la dégradation du trou dans la couche d'ozone.



© PIXABAY

Les émissions de CO_2 ont augmenté de 149 % par rapport à l'ère préindustrielle. Ce gaz est tenu responsable des deux tiers du réchauffement climatique. Les particules de méthane ont quant à elles augmenté de 262 % et le protoxyde d'azote de 124 %, toujours par rapport à l'ère préindustrielle.

Les causes de la hausse du CO_2 et du protoxyde d'azote sont bien établies depuis longtemps : la production et la consommation d'énergies, étant les principales sources. Pour ce qui est de l'augmentation du méthane, les raisons sont moins claires. L'élevage bovin et la production de gaz et de pétrole produisent beaucoup de méthane, mais pas au point d'expliquer cette hausse rapide depuis 2007. La perturbation des milieux humides comme les tourbières dont l'écosystème est affecté négativement par la hausse des températures et les variations de précipitation parfois extrêmes pourrait en partie expliquer la forte augmentation de la présence de méthane dans l'air.

Les pays sont loin d'atteindre les objectifs de diminution de gaz à effet de serre qui éviteraient un réchauffement catastrophique de deux degrés et plus. Voici les conséquences projetées du réchauffement climatique avec une température globale de trois degrés et plus : réchauffement des océans, submersions de villes, entre autres côtières, déplacement de populations, vagues de chaleur plus fréquentes, précipitations absentes ou intenses, fonte puis disparition de la banquise arctique, extinctions de nombreuses espèces animales et végétales nécessaires, conséquences socioéconomiques, accroissement de l'insécurité alimentaire, pénuries de toutes sortes.

2

Découvrir la croûte martienne

Le 24 décembre 2021, le sismomètre (outil qui mesure l'activité des sols, comme les tremblements de terre) de la mission InSight de la NASA a détecté deux collisions majeures sur la planète Mars.

Une météorite de 200 tonnes de la taille d'une camionnette s'est écrasée sur la planète rouge et a creusé un cratère de 150 mètres de diamètre d'une profondeur de 21 mètres. C'est la première fois qu'un impact de cette ampleur est observé sur cette planète, déclarait Ingrid Daubar de l'Université Brown, directrice du groupe de travail sur les sciences de l'impact d'InSight, et ravie de pouvoir étudier la croûte martienne grâce à ces impacts. Les études sont d'ailleurs toujours en cours.

Et ce qu'elles révèlent actuellement, ce sont de gros morceaux de glace dispersés après l'impact. Olivier Sanguy, spécialiste de l'actualité spatiale à la Cité de l'espace de Toulouse, confirme l'intérêt de cette découverte : « *Que de la glace d'eau soit dans ce sol martien, cela veut dire qu'il y a eu de l'eau sur Mars et cela intéresse beaucoup la NASA pour de futures missions habitées, dont l'échéance est encore à déterminer. La glace d'eau est importante comme ressource parce qu'on sait qu'on ne pourra pas tout emmener lors des missions martiennes. Donc, il faut exploiter les ressources locales.* »



© PHOTO NASA/JPL-CALTECH/UNIVERSITY OF ARIZONA

3

De super-aînés

On les appelle les super-aînés. Ils sont âgés de 80 ans et plus et ont une mémoire comparable à des personnes de 20 à 30 ans plus jeunes.

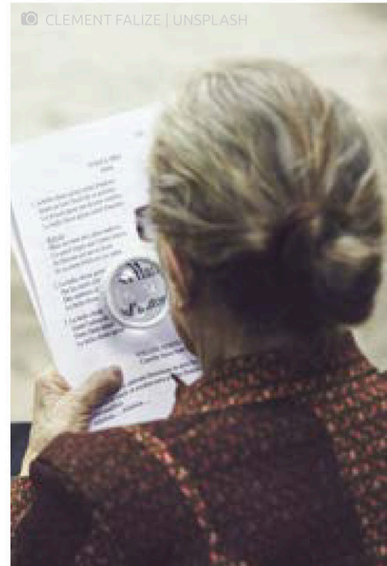
Certains cerveaux vieillissent mieux que d'autres, selon une récente étude menée par la professeure Tamar Gefen du département de psychiatrie et de sciences comportementales de l'Université Northwestern, aux États-Unis. La taille des neurones de certains aînés qui conservent une bonne mémoire serait plus grande que la moyenne.

Pour parvenir à ce constat, l'équipe de la professeure Gefen a mené des autopsies sur le cerveau de six supers-aînés décédés, âgés de 90 ans et plus. Les chercheurs s'intéressaient à une zone bien précise de leur cerveau : le cortex entorhinal, une région du cerveau responsable de la mémoire épisodique, celle qui permet de se remémorer le passé.

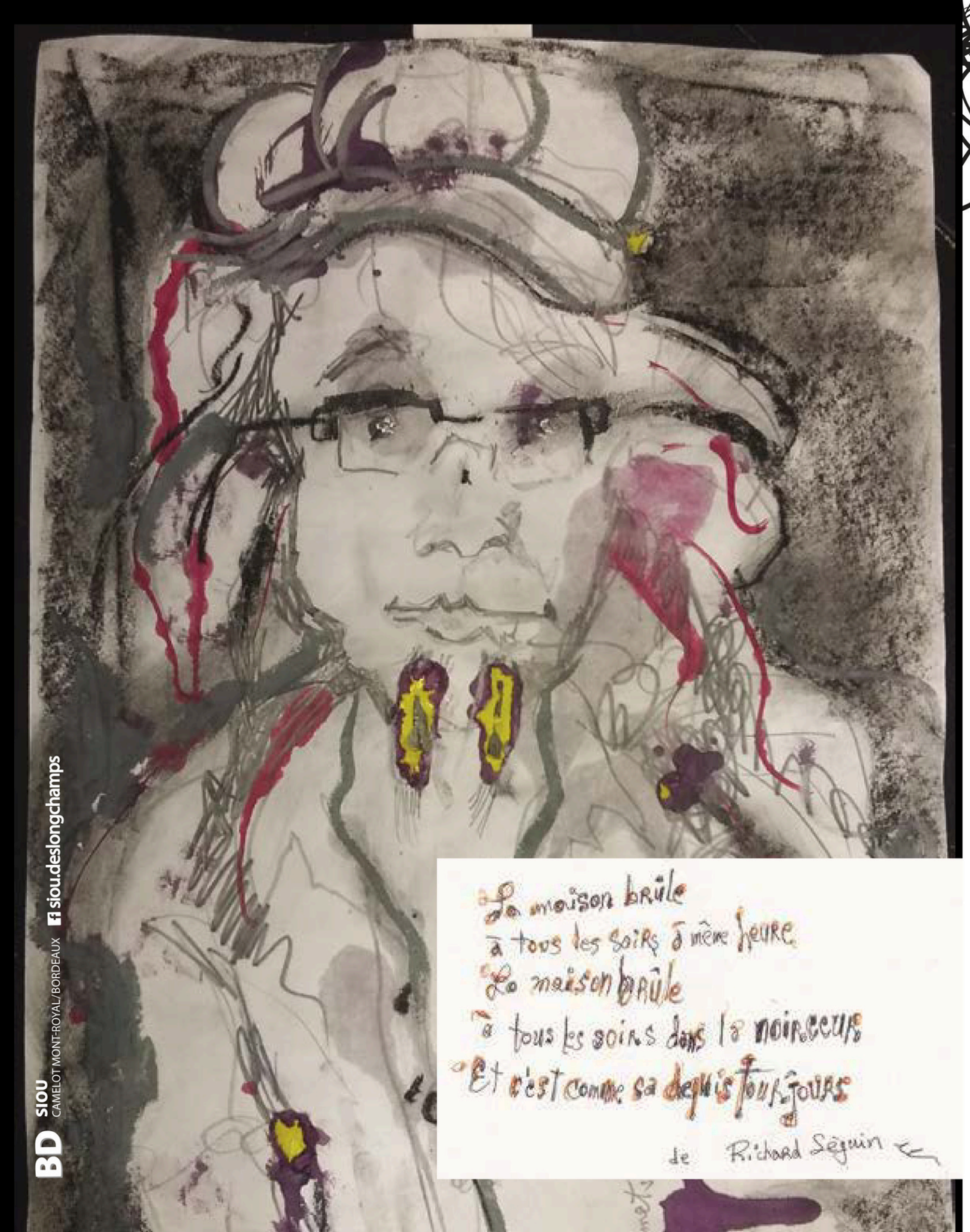
À des fins de comparaison, l'équipe a également mené des autopsies similaires post-mortem sur le cerveau de sept aînés « normaux », six adultes âgés entre 26 et 61 ans sans trouble cognitif, et cinq personnes avec des troubles de la mémoire. Les résultats démontrent que la taille des neurones des super-aînés est plus élevée.

Les neurones sont des cellules du système nerveux, spécialisées dans la communication et le traitement d'informations. Ils ont pour rôle de faire circuler les informations entre l'environnement et l'organisme. Un stimulus entraîne alors la formation d'un signal bioélectrique dit influx nerveux, qui pourra être transmis à d'autres neurones.

Il y a plus de 100 milliards de neurones dans le cerveau humain capables de créer un réseau extrêmement complexe. Par ailleurs, il y a autant de neurones dans le cerveau que d'étoiles dans notre galaxie !



© CLEMENT FALIZE | UNSPLASH



BD SIOU
CAMELOT MONT-ROYAL/BORDEAUX
siou.deslongchamps

C'T'ENCORE DRÔLE



Christian Vanasse
Humoriste

CHRONIQUE HUMOUR

À m'ment donné

Hey ! ça va faire le niaisage. Y'était à peu près temps qu'on se débarrasse de ça, qu'on règle le problème, pis qu'on avance. Bon. De quoi je parle ? Mais du serment à Charles III, roi d'Angleterre et chef de l'Église anglicane qui empêchait une partie de la population québécoise d'être représentée dans sa propre assemblée !

Ah, OK ! Tu vas me dire qu'il y a deux ou trois autres problèmes dans l'monde dont il faudrait s'occuper avant, mais invoquer qu'il y a plus urgent est un faux argument qui ne fait que nous autoriser à étirer le temps qu'on va mettre pour traiter cette mycose des ongles constitutionnelle.

C'est juste des mots diront certains, on peut les dire sans y croire diront d'autres, mais accepter que le premier acte officiel d'une personne élue soit un serment d'hypocrite, ça part mal la patente. Et risque de faire dérailler tout le reste après. C'est important les mots ! Ils agissent sur le réel. Faut se dépoussiérer l'esprit.

Pis tant qu'à faire le ménage dans nos vieilles idées, des mots archaïques et des phrases d'une autre époque qui nous ramènent trop souvent en arrière, j'en ai recensé quelques-unes que je vous partage bien humblement :

« **Des sous** ». On entend souvent dire ça encore aujourd'hui, en politique, aux nouvelles, mais surtout dans le communautaire. « Des sous. Il nous faut des sous. Ça prend des sous pour soutenir le réseau. » Argh ! Arrêtez ça tu-suite ! Ça existe même pus des sous. Pis, demandez pas des sous. Avez-vous déjà entendu Bombardier demander des « sous » ? Non ? Bon. Demandez de l'argent.

Même chose pour l'expression qu'utilisent encore trop souvent certains politiciens : « **Faut gérer l'État en bon père de famille** ». Quelle bullshit. Comme si c'était le père qui gérait l'épicerie, les devoirs, la liste des fournitures scolaires, le budget familial, le linge d'éduc' du plus jeune pis la charge mentale ? Voyons donc ! On devrait gérer l'État, au moins, comme une bonne mère de famille monoparentale.

J'ajouterais que les individus incapables de faire la différence entre un budget familial et la macroéconomie sont soit dangereux, soit incompétents ou stupides. Pis, si c'est les trois, y devraient pas être au gouvernement.

Parlant des politiciens, l'expression « **Laissons la chance au coureur** » que ma voisine m'a lancée quand Bernard Drainville est devenu ministre de l'Éducation… Auuuuggghhh ! Quand j'entends ça, les yeux me roulent tellement profond derrière la tête que je vois mon optométriste !

D'abord, c'est pas une course. Parce qu'à l'école, on court pas dans les corridors. On marche, on avance, on progresse, mais on ne court pas. Courir, c'est pour les profs. Ou les élèves des écoles secondaires américaines. Et si c'était vraiment une course, on n'aurait pas eu beaucoup de médaillés. Depuis 30 ans en éducation, on a plus reculé qu'avancé, mettons. Comme dirait Bernard : « Continuons ! »

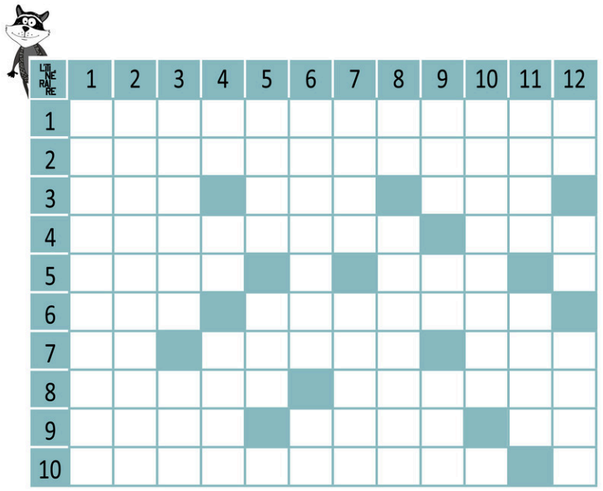
Ah pis « **donner une chance** » c'est insultant. Comme être choisi en dernier au ballon-chasseur sans contact. En plus, avec Bernard et son passif agressif d'animateur radio où il dénonçait « l'égoïsme des profs syndiqués » et utilisait plus souvent la démagogie que la pédagogie, le nommer à l'éducation c'est davantage « prendre une chance ».

Mais la pire phrase que j'ai entendue : « **Y peut pas faire pire que l'autre** ». Ça, c'est mettre la barre tellement basse qu'il faut un permis de voirie. Ben quand j'ai entendu Drainville dire qu'« en juin, quand toutes les fenêtres sont ouvertes pis qu'y a personne à l'école, y a pas de CO_2 dans les classes »… j'ai changé d'idée. La barre n'était pas encore assez basse.

Je sais que ça peut sembler léger. Que ça ne règle rien à la pauvreté, aux inégalités, au racisme et à la haine. Pas plus que ça ne règle la violence faite aux femmes, le sida, le cancer pis la stupidité humaine.

Mais si on pouvait arrêter de vénérer des monarques, qu'on exigeait de l'argent plutôt que des sous, qu'on arrêtait de donner des chances, de se contenter du gars qui peut pas faire pire que l'autre, et surtout qu'on gérait l'État comme une bonne mère de famille monoparentale, me semble que les choses iraient déjà pas mal mieux. ■

détente



Jeux de mots



joseecardinala1@yahoo.ca

JOSÉE CARDINAL
DISTRIBUTRICE

HORIZONTALEMENT

1. Diffamerons.

2. Inhabituelle.

3. Cent. - Fondement. - Socle.

4. Nées. - Radiodiffusion.

5. Notion. - Savoir-faire.

6. Dépôt. - Pâturages.

7. Lawrencium. - Couper. - Nuança.

8. Général portugais. - Demeurer.

9. Nulle chose. - Bordure. - Scandium.

10. Évacuasse l'eau.

VERTICALEMENT

1. Taillera.

2. Nordirais.

3. Couronnée de lauriers. - Sortis.

4. Langue occitane. - Id est. - Courroie.

5. Mille deux cent cinq. - Traces.

6. Attacheras. - Interjection.

7. Chaton. - Mit de la nouvelle terre.

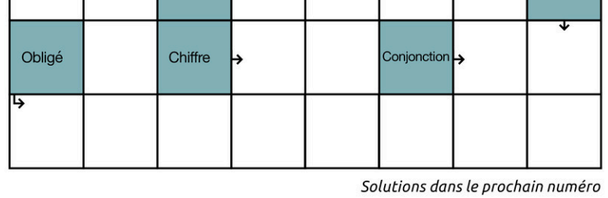
8. Puis. - Séchées à la fumée.

9. Période sexuelle. - Route rurale. - À elle.

10. Oublient.

11. Apparues. - Transpires.

12. Sélénium. - Note. - Armes.



Solutions dans le prochain numéro

SOLUTIONS - 15 novembre 2022

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	A	P	O	S	T	O	L	I	C	I	T	E
2	U	R	C	E	O	L	E	■	R	N	■	T
3	D	E	■	T	R	E	S	S	A	U	T	E
4	I	F	S	■	D	■	E	■	N	I	E	S
5	B	I	T	T	E	R	■	R	E	T	S	■
6	I	G	U	A	N	O	D	O	N	■	■	M
7	L	U	C	■	T	U	A	I	T	■	D	I
8	I	R	A	S	■	T	R	■	■	I	O	N
9	T	E	G	U	M	E	N	T	A	I	R	E
10	E	R	E	S	■	R	E	A	L	I	S	E



4	8	3	6	9	2	7	1	5
5	6	1	3	4	7	2	9	8
2	7	9	1	8	5	6	3	4
8	1	2	4	5	9	3	7	6
6	4	7	2	3	1	8	5	9
9	3	5	7	6	8	4	2	1
7	2	4	9	1	6	5	8	3
1	5	6	8	7	3	9	4	2
3	9	8	5	2	4	1	6	7

	M		O			O		P
	C	O	R	S	E	T	E	R
	D	I	A	B	E	T	E	
M	U	T	I	L	E	E	S	
	L	O	T	O		N		
V	A	U		U	R	D	U	
	T	R	A	I	N	E	S	
O	R	N	A			S	I	
	I	E		N	P		N	
E	C	L	A	I	R	E	E	
E	L	U	C	I	D	E		
U	S	E		E	T	E	S	

Jeu des 7 différences

Pouvez-vous trouver les sept différences dans cette image ? Bonne chance !

LOUISE DAV | PIXABAY







AIMER DONNER
itineraire.ca/faire-un-don

Jeu de chiffres

DIFFICILE

Placez un chiffre de 1 à 9 dans chaque case vide. Chaque ligne, chaque colonne et chaque boîte 3x3 délimitée par un trait plus épais doivent contenir tous les chiffres de 1 à 9. Chaque chiffre apparaît donc une seule fois dans une ligne, dans une colonne et dans une boîte 3x3.

1		6			3			9
			7	9		8		4
9	4					6		3
6					2	1	8	
	1				8	9	3	5
8	9			7		4		
	6						2	
7				6	4			
5			2	3			4	

L'ITINÉRAIRE

Faire un don — Cartes-repas — Abonnement

publicite@itineraire.ca

JE FAIS UN DON DE :

○ 40 $ ○ 50 $ ○ 75 $ ○ 100 $ ou _____ $[1]

JE VEUX ACHETER DES CARTES-REPAS :

J'offre _____ cartes-repas à **6 $** chacune = _____ $[1]

Vous voulez les distribuer vous-même ? Cochez ici : ○

TOTAL DE MA CONTRIBUTION : _____ $[1]

DONS + CARTES-REPAS

JE VEUX M'ABONNER AU MAGAZINE :

Je m'abonne pour une période de :

○ 12 mois, **24 numéros** (125 $ avec taxes)

○ 6 mois, **12 numéros** (65 $ avec taxes)

Nom ou N° de camelot (s'il y a lieu) :

_____

Pour rejoindre notre service aux donateurs :
514 597-0238, poste 228 • luc.desjardins@itineraire.ca

MODE DE PAIEMENT

○ Chèque au nom du **Groupe communautaire L'Itinéraire**

○ Visa ○ MasterCard Code de vérification de la carte (CVC) : |__|__|__|

N° de la carte : |__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|

Expiration ____ / ____ _____

(Mois) (Année) **Signature** du titulaire de la carte

IDENTIFICATION ● Mme ● M.

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

_____

Ville : _____ Code postal : __|__|__ - __|__|__

Courriel : _____

Téléphone : (____) _____

Postez votre coupon-réponse au **Groupe communautaire L'Itinéraire**
2103, rue Sainte-Catherine Est, 3e étage, Montréal (Québec) H2K 2H9

MERCI

[1] *Pour respecter l'écologie et réduire ses frais postaux, L'Itinéraire envoie le reçu d'impôt une seule fois par année, au début de janvier suivant le don.*

Vous pouvez faire un don directement en ligne sur notre site itineraire.ca

N° de charité de l'organisme : 13648 4219 RR0001



PUBLICITÉ

ENTREPRISE 1950 FAMILIALE

CAFÉ
BROSSARD MD

La promesse d'un café savoureux,
torréfié de main de maître qu'on prend plaisir
à déguster tous les jours.

TORRÉFIÉ À MONTRÉAL

CAFEBROSSARD.COM

514 321-4121 • 1 800 361-4121


C'EST TOI LE BOSS
Quelles sont les raisons, les circonstances, les relations qui te portent à boire de l'alcool?
Prendre conscience de sa consommation, c'est sain et révélateur.
Rends-toi sur le site Web d'Éduc'alcool pour faire le quiz
Éduc'alcool
La modération a bien meilleur goût.